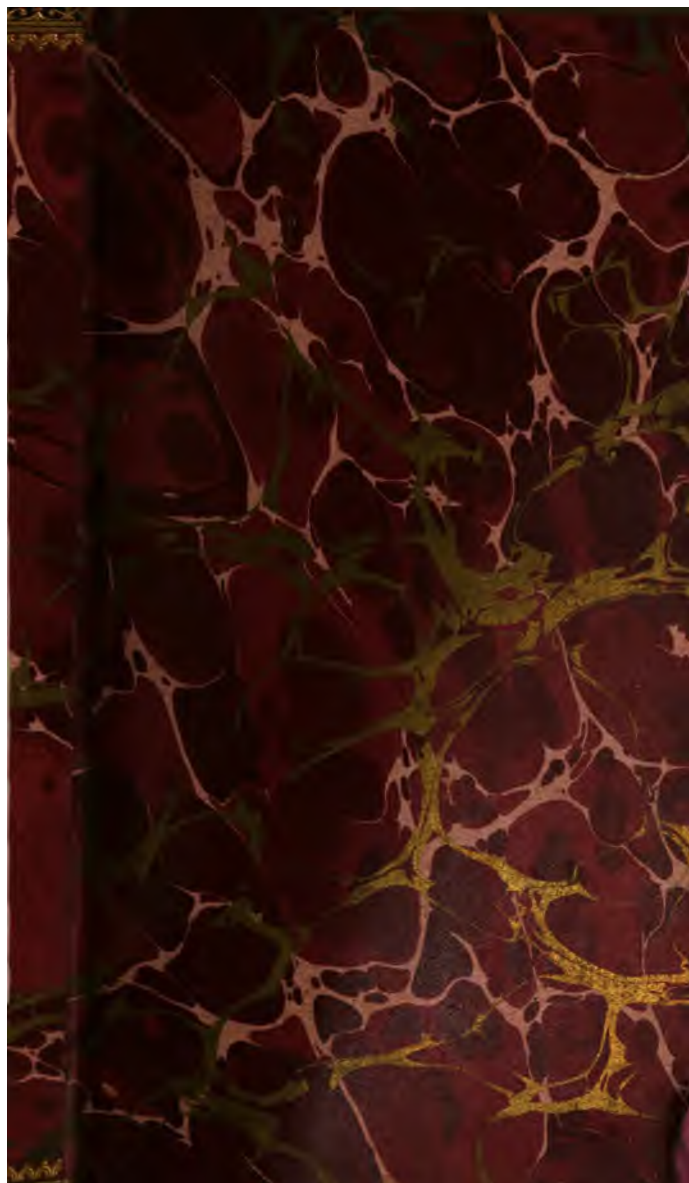




CARACTÈRES

ET

PORTRAITS

LE PRINCE DE LIGNE

CARACTÈRES

ET

PORTRAITS

1756-1812



PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

G. FISCHBACHER, SUCCESSEUR

33, RUE DE SEINE, 33

1879





LE PRINCE DE LIGNE

En songeant à placer ici, en avant-propos, une légère esquisse de l'auteur de ces *Portraits*, nous serions tenté de débuter à la façon des contes de fées : *Il y avait une fois un prince qu'on appelait le Prince Charmant...*

⁂

C'est qu'en effet nul ne mérita mieux ce nom, ou ce surnom, que le prince de Ligne, ce grand seigneur cosmopolite, Belge de naissance, mais tout Français d'esprit, de goût et d'adoption, que ses contemporains de la fin du siècle dernier et du commencement du nôtre nous ont dépeint, à l'envi, comme le type le plus accompli du gentilhomme de ces temps-là,

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi!

⁂

Empruntons aux plus illustres de ces témoins le souvenir qu'ils nous ont transmis de notre héros. Nous resterons ainsi dans le domaine

de l'histoire, tout en ayant l'air de tracer un portrait fait d'enthousiasme, *con amore*.

*
* *

Gœthe, qui le rencontra, en 1807, chez la princesse Bagration, aux eaux de Carlsbad, déclare qu'il justifiait sa renommée, se montrant toujours gai, spirituel, à la hauteur de tous les événements, partout bienvenu, partout à son aise, en homme du monde et en homme de plaisir[1].

*
* *

Deux ans après Gœthe, en 1809, Mme de Staël, se faisant son introductrice auprès du public français, appréciait en ces termes l'homme et l'écrivain :

« On regrettera toujours de n'avoir pas joui de l'entretien des hommes célèbres par leur esprit de conversation, car ce qu'on cite d'eux n'en donne qu'une imparfaite idée. Les phrases, les bons mots, tout ce qui peut se retenir et se répéter, ne saurait peindre cette grâce de tous les moments, cette élégance dans les manières qui font le charme de la société.

1. Gœthe, *Annales ou Notes pour servir de complément à mes Confessions, de 1749 à 1822.*

Le maréchal prince de Ligne a été reconnu par tous les Français pour l'un des plus aimables hommes de France, et rarement ils accordaient ce suffrage à ceux qui n'étaient pas nés parmi eux. Peut-être même le prince de Ligne est-il le seul étranger qui, dans le goût français, soit devenu modèle au lieu d'être imitateur... Il y a toujours de l'esprit et de l'originalite dans tout ce qui vient de lui ; mais son style est souvent du style parlé, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il faut se représenter l'expression de sa belle physionomie, la gaieté caractéristique de ses contes, la simplicité avec laquelle il s'abandonne à la plaisanterie, pour aimer jusqu'aux négligences de sa manière d'écrire. Mais ceux qui ne sont pas sous le charme de sa présence analysent comme un auteur celui qu'il faut écouter en le lisant, car les défauts mêmes de son style ont une grâce dans sa conversation. Ce qui n'est pas toujours bien clair grammaticalement le devient par l'a-propos de la conversation, la finesse du regard, l'inflexion de la voix, tout ce qui donne enfin à l'art de parler mille fois plus de ressources et de charmes qu'a celui d'écrire... »

Le prince de Ligne a publié le récit de ses conversations avec Voltaire et avec Rousseau. « On y remarque, dit Mme de Staël, le profond respect qu'il témoignait pour la supériorité de l'esprit : il faut en avoir autant que lui pour n'être ni prince ni grand seigneur avec les hommes de génie. Il savait qu'admirer était plus noble que protéger ; il était flatté de la visite de Rousseau, et ne craignait point de lui montrer ce sentiment. C'est un des grands avantages d'un haut rang et d'un sang illustre que le calme qu'ils donnent sur tout ce qui tient à la vanité ; car, pour bien juger et la société et la nature, il faut paraître devoir de la reconnaissance à l'une et à l'autre. »

Puis, parlant des portraits que la plume du noble auteur a tracés : « Il leur donne la vie même, dit Mme de Staël, et vous voyez devant vous celui qu'il vous décrit. »

* * *

A son tour, elle le fait poser lui-même en notre présence, et le voici tel qu'il apparaît devant nous :

« Adoré par une famille charmante, chér par ses concitoyens, qui voient en lui l'orne-

ment de leur ville, et s'en parent aux yeux des étrangers comme d'un don de la nature, le prince de Ligne a prodigué sa vie dans les camps, par goût et par entraînement, bien plus que sa carrière militaire ne l'exigeait. Il se croit né heureux parce qu'il est bienveillant, et pense qu'il plaît au sort comme à ses amis. Il jouit de la vie comme Horace, mais il l'expose comme s'il ne mettait aucun prix à en jouir; sa valeur a ce caractère brillant et impétueux qu'on se plaît à attribuer à la valeur française. On peut soupçonner que, dans les dernieres guerres, le prince de Ligne eût souhaité qu'on lui offrît plus souvent l'occasion d'exercer sa valeur française contre les Français : c'est la seule peine d'ambition qu'on aperçoive dans un homme dont il faudrait louer la philosophie, s'il y en avait à se contenter de plaire et de réussir toujours. Il a perdu une grande fortune avec une admirable insouciance, et il a mis une fierté bien rare à ne rien faire pour réparer cette perte ; enfin, le calme de son âme n'a été troublé qu'une fois : c'est par la mort de son fils aîné, tué en s'exposant dans les combats comme son père. C'est en vain alors que le prince de

Ligne appelait à son secours sa raison et même cette légèreté d'esprit, qui non seulement sert à sa grâce, mais quelquefois aussi pour distraire des peines de l'âme. Il était blessé au cœur; et ses efforts pour le cacher rendaient plus déchirantes encore les larmes qui lui échappaient. Cette crainte de paraître sensible quand on s'est permis quelquefois de plaisanter la sensibilité; cette pudeur de la tendresse paternelle dans un homme qui n'avait jamais montré aux autres que ses moyens de plaire et de captiver; tout ce contraste, tout ce mélange du sérieux et de la gaieté, de la plaisanterie et de la raison, de la légèreté et de la profondeur, font du prince de Ligne un véritable phénomène : car l'esprit de société, à l'éminent degré où il le possède, donne rarement autant de grâces en laissant autant de qualités. On dirait que la civilisation s'est arrêtée en lui à ce point où les nations ne restent jamais, lorsque toutes les formes rudes sont adoucies sans que l'essence de rien soit altérée[1] ».

1. Préface pour les *Lettres et Pensées du prince de Ligne*, publiées par Mme de Staël en 1809.

Heureux celui dont le burin d'un maître a ainsi fixé les traits!

*
* *

Mort à Vienne, pendant la tenue du célèbre congrès, le 13 décembre 1814, il allait atteindre sa quatre-vingtième année, ce « jeune vieillard » qui semblait n'avoir jamais eu que vingt ans[1]. Il laissait de lui, dans le cœur de ses amis, un ineffaçable souvenir. L'un d'eux, non le moins illustre et un des plus chers, le comte de Ségur, lui a consacré maintes pages de ses piquants et instructifs Mémoires[2]. Tout en y renvoyant le lecteur, nous consignerons ici un détail moins connu, que nous fournissent les notes de lady Morgan sur son séjour à Paris en 1829.

*
* *

On est à dîner chez le vieux comte de Ségur, rue Duphot; « neuf convives autour d'une table ronde, » servie comme les tables rondes ne sont servies qu'a Paris. Quels noms, quelles conversations! que de traits dignes de l'his-

1. Il venait de dire : « Le congrès ne marche pas... il danse! » Et encore: « Il est rassasié de fêtes, ajoutons-y le spectacle des funérailles d'un maréchal! »

2. On connaît aussi la charmante notice du comte Ouwaroff.

toire! On cause du célèbre voyage de l'impératrice Catherine en Crimée, voyage où l'accompagnaient le prince de Ligne, le prince de Nassau et M. de Ségur. Celui-ci en parlait absolument comme s'il venait de sortir de la galère impériale ou s'il voguait encore sur le Borysthène. On y voguait avec lui, et le prince de Ligne était bien de la partie. M. de Ségur s'épanchait sur ce cher et ancien ami, dont les défauts n'étaient que l'excès de ses bonnes qualités, et à qui son heureux caractère, son heureuse condition faisaient voir toutes choses à travers des lunettes couleur de rose. Il plaisait à tous, et chacun lui plaisait. Il était charmant. L'adoration qu'il exprimait pour l'impératrice était parfaitement sincère. La manière dont il a rendu les conversations de cette princesse et celles de l'empereur d'Autriche pendant ce voyage vraiment féerique est parfaite. Ce sont quelquefois les propres mots, et c'est ce qui donne tant de prix à ses lettres. Avec tout leur esprit et même leur affectation d'esprit, le vrai en fait le fond et en est le charme.

***

La jeune Belgique se montre fière à bon

droit de ce brillant représentant de sa littérature : plusieurs de ses enfants ont tenu, en ces dernières années, à mettre dans un nouveau relief la gloire et l'illustration de leur compatriote. Ils avaient une revanche à prendre, car la France les avait devancés, dès longtemps, par l'empressement de ses hommages. Cette revanche a été prise notamment par M. Albert Lacroix, qui a publié à Bruxelles, en 1860, un choix substantiel des œuvres du prince de Ligne, et par M. N. Peetermans, qui, rééditant, en 1861, une biographie qui avait paru en 1857, a complété deux agréables notices données antérieurement par M. de Reiffenberg et Charles Hen.



*
* *

Mais une autre bonne fortune n'avait pas non plus manqué, en France même, à notre grand causeur : c'est le suprême honneur qu'il avait reçu de l'auteur des *Causeries du Lundi*, lorsque le crayon du critique par excellence l'avait, en 1853, pris pour texte de deux de ces mémorables études qui resteront toujours comme les médaillons dus à l'ébauchoir d'un grand statuaire.

*
* *

Sainte-Beuve, en lisant le prince de Ligne, se l'était merveilleusement assimilé : « Plus on le laisse parler lui-même, dit-il, mieux il se dessine ; il semble d'ailleurs que, sur son compte, toutes les formes de l'éloge brillant soient épuisées. » Et, sans vouloir y ajouter, sans entreprendre une biographie, notre Aristarque a fait revivre, en traits bien accentués, le dernier type et le plus achevé d'une race chevaleresque aujourd'hui entièrement disparue — et, comme il le définit si bien, « un des plus sensés parmi les arbitres de l'élégance, un des plus réellement aimables entre les heureux de la terre. »

*
* *

Nous ne pouvions prétendre donner, à notre tour, un nouveau portrait du prince de Ligne. Mais on aura peut-être contribué à faire connaître davantage sa physionomie propre, en rassemblant ici les crayons qu'il a faits d'autrui.

C'est une chose qui n'avait pas encore été tentée ; les extraits que l'on a tirés de ses trente-quatre volumes de *Mélanges* sont eux-mêmes des *Mélanges ;* on a voulu en détacher

spécialement les morceaux où l'humoriste s'est doublé du moraliste, ceux où sa plume, qui n'est pas sans quelque parenté avec celle de Marivaux, lui assigne un rang parmi les imitateurs de La Bruyère et les émules de Vauvenargues.

*
* *

Ainsi réunis pour la première fois, ces caractères et portraits, au nombre de cinquante-six, forment un tout homogène. Nous aurions désiré pouvoir y joindre une *clef;* malheureusement, s'il en a existé une, elle paraît s'être perdue. Peut-être se retrouvera-t-elle sur les marges de quelque exemplaire du temps... Ne serait-on pas curieux de connaître les beaux masques de Paris ou de Bruxelles, de Vienne ou de Pétersbourg, qui sont passés en revue dans cette petite galerie? Il n'y aurait guère d'indiscrétion aujourd'hui à les soulever. Deux originaux seulement restent à découvert : ce sont le prince Charles de Lorraine et l'impératrice de Russie — *Catherine le Grand*, comme la proclame son fervent admirateur et adorateur.

*
* *

Tous ces pastels étaient enfouis çà et là parmi

les recueils que leur auteur a publiés, étant à Vienne, en *1796*, spécialement parmi ceux qu'il a intitulés : ***Mes Écarts, ou Ma tête en liberté !*** et au frontispice desquels il a écrit : « Cet ouvrage ne convient à personne. Il est trop fou et trop sérieux... trop libre et trop décent... trop hardi et trop opposé aux préjugés reçus... Il dit du bien des femmes, mais en dit bien du mal. . Il est gai, il est noir, il est léger... clair et obscur, consolant et désolant. — Ah ! mon pauvre ouvrage ! Ah ! mes *Écarts*, comme vous serez traités, si jamais vous voyez le jour ! »

*
* *

Un pareil pronostic ne nous inquiète nullement, et nous gagerions qu'à coup sûr ce petit volume, qui en est tiré *parte in quá*, conviendra à tous les lettrés, à tous les curieux, à tous les gens de goût.

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

C. R.





CARACTÈRES

ET

PORTRAITS

OROSMANE

OROSMANE a une figure douce, agréable, et, sur son front calme et serein montrant son caractère franc et loyal, il se fait aimer dès le premier moment qu'on le voit. Son originalité, piquante et imprévue, le fait aimer une demi-heure après. La connaissance de son âme, trois mois après, le fait aimer pour toute la vie. Dans sa conversation, ses brise-raisons, ses disparates, les longues histoires, les longues amours de sa longue personne,

ses talents, ses bonheurs, ses malheurs, son air riant ou languissant mal à propos, ses idées neuves, exprimées singulièrement, ses à-propos, ses sorties, ses indignations, ses dissertations, ses manies et ses manières lentes, même à impatienter, le rendent une créature aimable, intéressante et précieuse à ceux qui le connaissent autant que moi.





ANTROPHILE

Antrophile est né avec les plus heureuses dispositions pour tout. Content d'avoir reçu du Ciel cinq sens bien conditionnés, il n'eut d'autre occupation que de les satisfaire. Il vit, entendit, sentit, goûta et toucha tout pour son bonheur, sans faire celui des autres. Il aima tout le monde, et ne fut aimé de personne. Je suis le seul qui me souvienne qu'il était brave à la guerre, et bon diable à la paix. Il est si porté à être content des autres, que les autres ne le sont pas de lui, parce qu'ils s'imaginent qu'il y a quelque chose là-dessous, et que le nombre des sots, des méchants et des méfiants est le plus considérable. Comme il n'est rien de tout

cela, il ne croit pas qu'il y en ait. En entrant dans une maison, il remercie le suisse de lui avoir ouvert la porte, fait compliment au frotteur de ce que le parquet est si bien ciré, trouve le coureur de la plus jolie figure du monde, témoigne au valet de chambre son étonnement de la manière dont il sait accommoder une perruque, trouve la chaise de paille qu'on lui donne pour se mettre à table un fauteuil excellent, et ne trouve pas trop chaud le potage qui le brûle. « Le bœuf est dur, lui dit-on. — Il ne l'est pas, répond Antrophile ; et quand même il le serait, il en a plus de goût. Quelles écrevisses ! dit-il ; ce sont des écrevisses de mer ? — Non, non, elles sont d'un petit ruisseau. — Quels ortolans !... — Non, non, ce sont des merles. — Assurément, dit-il, ils chantaient à merveille. Messieurs, ajoute-t-il, n'admirez-vous pas l'éloquence et les lumières de celui chez qui nous dînons ? — Monsieur, il n'a pas encore dit un mot... Non, mais écoutez seulement lorsqu'il parlera ! » Un créancier ennuie Antrophile pour une dette de vingt ducats ; il les a bien, mais il les a promis à quelqu'un à qui il ne les doit pas, et va en emprunter quatre-vingts, à 30 pour 100, pour compléter la somme qui lui manque pour acheter un tableau, qu'il assure être divin. Antrophile raconte une histoire ; on ne la croit pas vraie. « Eh

bien, dit-il, messieurs, je vais vous en conter une autre sur le même sujet, et vous choisirez. » — « Monsieur, lui dit-on, un tel a mal parlé de vous. — C'est un galant homme, dit-il, que j'estime infiniment. Je vous estime de même ; j'ai connu M. votre père, qui était le plus bel homme du monde ; vous êtes rempli des plus belles et brillantes qualités, et je me battrai avec vous, puisque vous dites que notre ami commun a dit du mal de moi. » Un autre lui dit : « Vous avez douté de la vérité de ce que je vous ai dit l'autre jour... — Non, monsieur, je n'ai jamais douté de rien, ni de personne ; non, le diable m'extermine ! — Nous nous battrons demain. — Oh! monsieur, épargnez-moi, je vous prie : je suis frileux, enrhumé et goutteux ; j'ai une grâce à vous demander, daignez me l'accorder ; personne ne vous honore et ne vous révère plus que moi ; vous êtes aimable, généreux... Eh bien, monsieur, Mme la marquise, votre mère, honorait ma sœur de ses bontés... Eh bien, monsieur, ne me faites point aller au bois de Boulogne par ce temps-ci. Permettez-moi demain d'aller vous faire ma cour... — Pour me faire vos excuses, apparemment ? — Non, monsieur, de ce que je ne puis point attendre à l'air, et pour vous prier de me permettre de me battre dans votre chambre. »

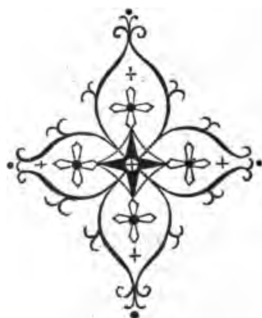
Antrophile prend la main d'une personne, en embrasse une autre sur la joue droite, pour préparer une révérence sur la gauche à une troisième. Il laisse tomber un petit enfant qu'il tenait sur les genoux, pour caresser un chien de la maîtresse de la maison, et déchire une quittance essentielle pour allumer une bougie. Il a pitié d'une dupe qui se met au jeu et lui dit : « Je serai de moitié avec vous », et il se met d'un quart en société avec un fripon. Le seul calcul dont Antrophile a été capable, c'est de coudre, depuis quatre-vingts ans, chaque vingt-quatre heures, les unes aux autres, d'une manière si agréable, que, ne s'apercevant pas de son âge, il prendra la mort pour une visite, lui dira qu'elle a bon visage et qu'il la trouve engraissée depuis la dernière fois qu'il a eu l'honneur de la voir.





BAJAZET

BAJAZET est un amas de ridicule, de petite insolence, de prétention et de sottise. Il a réuni les défauts des quatre âges : l'indiscrétion, les petitesses, l'air affairé du premier, et l'importance du dernier. Il parle toujours, se met en avant, a une manière dégoûtante de dire du bien, a une chaleur à froid, une exagération continuelle, des petits propos vulgaires, grande opinion de lui. Ignorant comme un capucin, et fatiguant à mort ceux qu'il ne fait pas rire de tout ce qu'il dit et fait de pitoyable. Bon enfant, malgré cela, ayant de l'honneur et quelques petites qualités.





CARITE

CARITE est faite pour être aimée d'une douzaine de personnes, et détestée de douze cents. Elle a plus d'esprit que les hommes qui en ont le plus, et plus de grâces que les autres femmes. C'est un drôle de conquérant : elle est brillante comme Alexandre, a la même rapidité dans ses succès, subjugue, domine, enlève, entraîne, et ne donne à personne le temps de la réflexion. Lorsqu'elle repasse ses triomphes, elle en est quelquefois honteuse; elle voudrait ôter aux captifs les chaînes qu'elle leur a données : le bruit lui en fait mal à la tête, et l'encens qu'on brûle sur ses autels, lui paraît quelquefois si fade, qu'elle en a des vapeurs. Si elle le té-

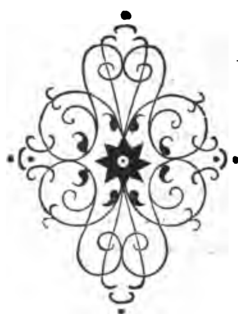
moigne, elle voit autour d'elle un tas de malheureux; la pitié lui parle en leur faveur; elle se met à pleurer, parce qu'elle est bonne; elle écrit, se justifie, demande presque pardon. En général, la moitié de sa journée se passe à réparer ce qu'elle a dit, ou ce qu'elle a fait pendant l'autre moitié. Ce n'est plus un tyran, c'est un enfant qui demande grâce. Elle mène une vie de chien; libre de volonté, elle ne fait jamais ce qu'elle veut.

Elle ne fait jamais mal à personne, mais elle alarme tout le monde, et ne pouvant pas s'empêcher un instant après de rire, ni de faire rire aux dépens de ses courtisans; les scènes d'impatience, de douleur et d'épigrammes recommencent sans cesse. Son esprit est trop agité toute la journée, pour que son âme ait le temps d'être travaillée. Si quelquefois elle délibère sur un choix à faire, une gaucherie de celui auquel elle a pensé perd à l'instant dans ses yeux celui à qui elle fait tourner la tête; ne l'ayant plus assez pour être aimable, il n'est souffert que par commisération, et gâte tous les jours ses affaires de plus en plus. Celui qui est parfaitement aimable, et à qui elle remarque assez de sang-froid pour continuer à l'être, plaît à son esprit, mais il ne gagne rien sur son cœur. Elle a trop raisonné

sur l'amour. De l'analyse elle a passé à l'anatomiser, et ce petit squelette n'est pas bon à envisager. Il n'est charmant que lorsqu'on le prend, sans réfléchir, avec ses jolies petites formes rebondies. A-t-elle? N'a-t-elle pas? A-t-elle eu? Aura-t-elle? C'est une énigme. Si cela est arrivé, ce n'a été que par curiosité; et, par sa supériorité sur presque tous les êtres, il ne lui sera jamais possible de faire cas longtemps de celui à qui même le dépit d'avoir cédé ferait bientôt échapper sa conquête. Je voudrais que Carite trouvât un homme qui lui ressemblât, et alors nous verrions beau jeu. Carite n'est pas heureuse. Cette incertitude, la crainte, ou l'espérance de remplir le vide qu'elle tient dans son cœur, lorsque par hasard elle le consulte, lui fait souvent verser des larmes.

Lorsque tous les agréments qui, par leur abondance, troublent sa tranquillité, seront passés, Carite retrouvera le bonheur qu'elle a perdu à force de le chercher.







POLYNOR

POLYNOR est fier comme Artaban, et de quoi? Il n'a ni naissance, ni mérite, ni action, ni faveur, ni considération : il le dit lui-même. C'est un genre qu'il a pris pour faire fortune. Il veut qu'on croie que c'est fierté d'âme, mais c'est la fierté d'un corps trop roide pour se plier. Il marche la tête haute; moyennant cela, il croit n'avoir rien à se reprocher. Il se regarde au miroir; il se trouve un peu noir, mais il trouve que c'est un air de guerre. Il se découvre quelques restes de crins bruns et gris, hérissés sur le toupet; il se trouve l'air du génie. S'il fait un compliment, il s'imagine qu'il fera plus d'effet qu'un présent, ou un poëme de

la part d'un autre. S'il a souri à quelqu'un, il prouve d'abord qu'il n'a de dents contre personne, et croit que cela vaut une attestation de mérite. S'il laisse entrevoir à un autre un peu d'amitié, il s'imagine que c'est comme un régiment, un gouvernement. S'il trouve un grand parleur, il oppose à cela un silence raisonné qui le déjoue, et attrape quelquefois, parce qu'on croit qu'il pense. Polynor est adroit; Polynor est heureux.





FATMÉ

VOULEZ-VOUS voir un cabinet meublé à merveille ? Mettez-y le portrait de *Fatmé,* vous aurez une galerie de portraits charmants : tous lui ressembleront, et aucun ne se ressemblera. « Qu'elle est belle ! dira l'un. — Point du tout, dira l'autre : elle n'est que jolie. — Mais comme elle a l'air sensible !... — Mais non, elle a l'air étourdi. — J'admire en elle une grande présence d'esprit... — Et moi, au contraire, une distraction fréquente... — Elle est triste... — Oui, à mourir de rire ; rien n'est si gai. — Qu'elle est recherchée dans sa parure !... — Mais point du tout, rien ne lui tient. — Qu'elle est aimable !... » A cela, point de contradiction. Tous les interlo-

cuteurs sont d'accord. Voulez-vous que je vous explique tout cela ?

Voici ce que c'est. Fatmé a la taille la plus agréable, la plus élégante. Ses manières sont pleines de charmes. Son visage serait tourné à la majesté, si cent mille choses, qui se passent dans la région supérieure, ne la remplaçaient pas par des joies, des surprises, des vivacités, et des choses contradictoires et opposées en tout genre d'impression : ce qui fait que la grâce, que tout cela amène nécessairement, l'empêche heureusement d'être une beauté, et en fait une figure charmante et au-dessus du joli. Sa tournure est la plus piquante que je connaisse, parce que rien n'est prévu, qu'elle tourne le dos à celui qu'elle veut saluer, fait un compliment à celui dont elle ne se soucie pas, embrasse une indifférente, manque son amie, fait une révérence serpentine, en entrant dans une chambre ; a tout d'un coup des mouvements prompts, ou languissants ; parle pour parler, si elle s'ennuie, et jase comme une pie, ou ne dit mot. Qu'elle s'ennuie ou non, qu'elle parle à la société, ou à une autre, elle n'a jamais rien de commun ni de médiocre. Son ton est parfait. Elle a toujours dans ses façons, dans son style, quelque chose de distingué, et de l'éloquence, sans s'en douter. Elle a une jolie finesse dans l'esprit, un genre de plaisanterie

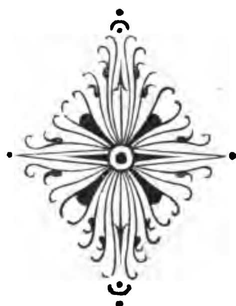
piquant par espiègleries, alarmant quelquefois, et, par bonté jamais dangereux. Rien n'est perdu devant elle : elle entend tout. Elle a la grâce d'écouter, et fait valoir les autres en amabilité. Si l'on parle de succès plus brillants que de ceux de la société, alors son esprit s'enflamme, l'enthousiasme la saisit, elle ne se possède plus au bien qu'elle dit, ou qu'elle désire. Si son esprit est vif, si ses manières sont vives, son âme l'est encore davantage. Je devrais en parler sérieusement. Dire qu'elle est noble, pleine d'élévation, compatissante, généreuse, est trop sérieux pour moi. Laissons là *ses* vertus, et parlons de *sa* vertu : cela sera plus gai. « Nous tremblons après cela ! » me diront ses amis. Rassurez-vous. Comment n'en aurait-elle pas? Son imagination vient à son secours; elle n'en aurait pas plus que moi, de vertu, si elle n'avait pas autant d'esprit et de mouvements dans la tête. Qu'on fixe ses idées, on fixera son cœur, et peut-être aussi sa personne. Le malheur est qu'elle est indulgente pour les amours, et se moque des amants. Elle est d'une curiosité incroyable; devine tout de travers, interprète, croit et ne croit plus; approuve, blâme, aussi à propos l'un que l'autre; déraisonne sentiment; blasphème, rit et fait rire sur une passion; aime les confidences et est sûre à l'excès. Je voudrais lui trouver quelques

défauts, mais malgré mon envie de m'égayer sur son compte, je n'ai de vrai mal à dire que le peu d'espoir qu'elle donne à celui qui l'aimerait. Elle en donne presque, par son goût sentimental pour les devises, les chaînes, les cheveux et les romans. On croirait en faire un avec elle. Une de ses amies arriverait, elle lui sauterait au cou, pleurerait avec elle, si elle avait perdu un chien, et dans le moment rirait avec l'autre, si elle avait retrouvé son amant. En qualité de Polonaise, elle aimerait presque le romanesque, mais jamais le romancier. Un regard qu'on croit de feu, une vivacité de pensionnaire, après laquelle elle court d'abord le plus drôlement du monde, lui fait quelquefois un honneur qu'elle ne mérite pas, « Quelle bête ! » dirait-elle au passionné, à la fin de sa déclaration. « Rendez-moi compte de vos aventures », dit-elle à quelqu'un qui en a. On croit que cette curiosité de détails donnerait lieu à d'autres sur son compte : point du tout ; dans l'instant, elle n'y pense plus, et, comme elle ne pense à personne, elle croit que personne ne pense à elle. Elle change d'avis, de mal en bien, mais jamais de bien en mal. On n'a qu'à lui faire tout le mal possible et aimer un de ses amis, elle se met à compter celui-là au rang des siens, et ne se souvient plus seulement de ce qu'il a dit ni fait. La journée est trop

courte pour elle; elle est toujours en l'air. Elle remplit tous les devoirs, sans en savoir le nom et y mettre d'importance, parce qu'elle est toujours tournée au bien. Une privation en faveur de l'amitié est une bonne fortune pour elle. Elle est en coquetterie avec le ciel encore plus qu'avec la terre, et de temps en temps dévote, pour être bien avec tout le monde. Pour me faire enrager, cette sage étourdie n'a pas même les défauts sur lesquels je m'égayais.

Faiseurs de portraits, arrangez ce cabinet dont j'ai parlé, exprimez les disparates charmantes, la grâce, l'esprit, la bonté, la sûreté et la sensibilité. Mettez-y un cadre aussi séduisant qu'elle en met à ce qu'elle fait et à ce qu'elle dit : et que vingt femmes charmantes, dans une, puissent embellir notre vie, en passant la sienne avec nous !







IBRAHIM

IBRAHIM est un joli homme que j'ai rencontré à une armée républicaine; et, en attendant qu'il devienne ce qu'il sera peut-être un jour, le voici tel qu'il est à présent. Il a un singulier et adroit esprit de peur *de* la guerre et *à* la guerre. Quand elle est déclarée — ce qu'il a de la peine à croire, — il dit : « C'est égal, l'ennemi ne viendra pas! nous ne l'áttaquerons pas! la paix va se faire : qui serait assez fou pour donner une bataille ou faire un siége? Ces sortes de choses n'arrivent plus et n'ont pas le sens commun! Les armées ont trop de malades : les cours s'entendent. Malheur au premier général qui voudrait essayer : il serait perdu! Aussi, avant, je viendrai avec tous

mes camarades lui faire des représentations, en attendant la plainte et l'accusation, si jamais il s'en avise. Mais il ne s'en avisera pas : lui-même n'en a pas envie. Je suis fin, je connais mes gens! — Mais, monsieur, on tire des coups de fusil. — Ce n'est rien! — Monsieur, voilà quelques coups de canon. — Cela va finir! — Voici l'ennemi en personne. — C'est un malentendu! — Voilà des tués et quelques blessés qu'on apporte. — Faites enterrer les uns et guérir les autres, et qu'on n'en dise rien. — Mais, mon général, il faudrait avertir nos avant-postes, peut-être les renforcer. — Gardez-vous-en! il ne faut pas se brouiller avec les voisins. — Le siége va commencer. — On en fait semblant. — Ah! voilà les batteries qui commencent à jouer. — Je ne me porte pas bien; changeons de discours. »





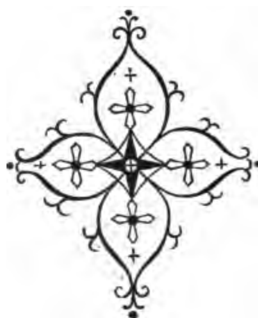
OPTIMINE

Optimine arrive avec l'air content d'elle-même et de tout ce qui est dans la chambre. Elle vient d'écrire vingt lettres à vingt personnes aimables. Elle vient de faire dix visites à dix personnes charmantes. Elle est bien aise de trouver dans son salon cinquante parfaites créatures qui s'y trouvent. « Quel ennuyeux, lui dit-on, que ce monsieur-là ! — Il ne parle jamais qu'après minuit, répond-elle, mais alors il a de l'esprit comme un ange. — Cette femme est bien commère ! — Sa mère l'était bien davantage, dit-elle ; mais, ma mère et moi, nous lui avons des obligations que nous n'oublierons de la vie. — Et ce grand monsieur qui est là, si

sot, si fastidieux?... — A un cousin qui est un homme extrêmement aimable, et, d'ailleurs, c'est le fils d'un de mes meilleurs amis...— Est-il vrai que cette petite femme, qui est là dans un coin, est une tracassière? — Je suis dans le secret : on a raison de le croire, je suis l'amie intime de cette autre femme qui la déteste; elle ne pouvait pas faire autrement, et une autre, à sa place, aurait fait dix tracasseries de plus. — Il faut avouer, dit un monsieur qui entre, qu'il fait un bien mauvais temps! — Il pleut un peu, répond-elle; mais le temps pourrait être plus mauvais dans cette saison-ci... — Je mourais de peur, lui dit une autre : j'ai vu vos chevaux vous emporter!... — Ils le devaient nécessairement : un petit enfant battait du tambour; outre cela, un postillon qui passait a fait claquer son fouet; mes chevaux ne pouvaient pas s'empêcher de prendre le mors aux dents. — Je viens d'apprendre un trait horrible de M. un tel... — Vraiment, je le sais bien, répond-elle; mais il a sacrifié sa réputation à un excès de délicatesse. » Optimine a un mal de tête affreux, mais elle sort à onze heures du soir pour consoler une veuve qui a perdu son mari, un homme qui a perdu son procès, et un ministre disgracié. Elle aime ces deux derniers, qui avaient grande raison, dit-elle; mais malgré cela, les juges n'ont pas pu faire autre-

ment pour l'un, et la cour pour l'autre, puisqu'ils n'avaient que la vérité pour eux, et que toutes les apparences leur étaient contraires. Optimine est à présent très-malade de cette sortie d'hier au soir. Elle sentait bien que la saignée pouvait lui faire grand tort : « Mais, je me mets, dit-elle, à la place de mon médecin : il ne pouvait pas faire autrement que de me l'ordonner. »



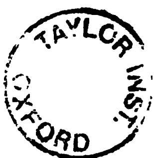


ZIRPHÉ

Zirphé ne ressemble qu'à elle-même. Les peintres de portraits en couleur se tirent d'affaire en prenant les yeux de l'un et la bouche de l'autre; et les peintres en caractères, en donnant à l'un une partie de celui de l'autre. Le portrait de Zirphé serait manqué. Regardez-la en Lavater, et écrivez. Ses yeux sont la palette de son âme et de son esprit. Vous y lirez tout ce que vous voudrez de bon, de délicat, de fin, de sensible et de lumineux. Elle approuve, réprouve, blâme, loue, sans parler. Vous y verrez de l'indulgence, de la gaieté, de la profondeur et de la raison. S'ils avaient été de même tournés à la folie, ils n'auraient pas démenti son âme, assez

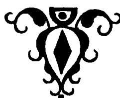
vive pour toutes les exagérations. Mais elle a fait un miracle. Elle a donné à l'amitié un don qu'on ne connaissait pas avant elle, qui fait des passions dans ce genre-là. C'est l'amour vêtu décemment, avec un flambeau qui éclaire sans brûler : c'est l'amour sans orages, comme sans incendie. C'est sa sœur embellie des agréments qu'il prend ordinairement pour plaire. Ce qui prouve la différence de l'un à l'autre, c'est que tous les passionnés qu'elle fait s'aiment entre eux de tout leur cœur, et paraissent fiers de l'aimer. Zirphé est le point de ralliement du goût, de la grâce et des vertus. On dirait qu'on la recherche pour qu'elle en fasse la distribution. Je voudrais entendre le dialogue d'un aveugle et d'un sourd sur son compte. « Je ne sais, dirait le premier, qui j'ai entendu parler. Un son de voix doux et pénétrant m'a fait une vive sensation. J'ai cru d'abord que c'était un philosophe qui avait passé sa vie à méditer, et à qui tout est connu ; et puis j'ai cru que c'était une femme aimable et sensible. Cependant, avec tant d'esprt sans la moindre prétention, j'en doute encore. Serait-elle bonne sans fadeur, et piquante sans méchanceté ? » Le sourd lui dirait : « Pauvre malheureux, que je vous plains ! vous ne la voyez pas. Je l'ai vue, moi, et je la sais par cœur. Je devine ce qu'elle est, ce qu'elle dit, ce qu'elle fait,

et je vois que sa tête travaille souvent. » Le sour a raison, et Zirphé a tort. Je ne suis pas son flatteur. Sûre de la protection des Dieux qui lui ont déjà marqué leur intérêt en faisant de son fils une créature qui leur ressemble. Le sort le plus heureux est déjà écrit pour lui dans le livre des Destins. Zirphé n'est donc pas parfaite, puisqu'un nuage d'inquiétude rembrunit quelquefois son beau regard. Et puis, pourquoi la loue-t-on d'aimer cette extraordinaire émanation d'elle-même? Elle est trop heureuse de dépenser pour lui la vivacité de ses sentiments. Cherchons-lui quelques défauts. N'a-t-elle pas tort d'avoir autant de supériorité ? Non, car elle n'alarme personne, pas même son sexe : c'est tout dire. Son sexe lui pardonne. N'a-t-elle pas tort de dire aussi bien ce qu'elle dit ? Les choix des mots et la pensée si juste — lorsqu'on parle sensibilité et élévation, — cela n'est-il pas insultant pour les autres ? Non, car si elle parle Angleterre et sur les nouvelles du temps, ce n'est pas la même chose. Et puis, quand elle a raison, elle y met, quand elle s'en aperçoit elle-même, un tel cadre de simplicité, qu'elle n'offense personne. Et c'est, je crois, par adresse que, lorsqu'elle ne peut pas s'empêcher d'être éloquente et précise, elle enferme ce qu'elle dit dans la phrase la plus courte, dont elle se débarrasse le plus vite qu'elle peut et



le plus bas possible. Elle pousse si loin l'envie de n'humilier personne, qu'elle craint de n'avoir pas tort dans la dispute; et elle n'y réussit pas mal quelquefois. Vous savez que j'aime sa figure; elle a la taille d'une nymphe : eh bien! quand on n'est pas de son avis, elle devient un écureuil, elle saute de branche en branche. On la poursuit, elle échappe. Elle oublie, confond, se rappelle, revient, retourne, convient, nie, se met à rire, croit tout ou ne croit rien, et recommence le lendemain comme si de rien n'était.

Voilà Zirphé, peinte tant bien que mal. Je ne puis l'essayer que de cette façon-ci. Mais Zirphé a les deux manières de peindre, dont elle se sert à merveille, et son crayon va de pair avec sa plume.





ARIANE

Ariane a la figure la plus séduisante, et la tournure la plus piquante qu'on ait rencontrée. Les circonstances ne lui ont pas permis d'en bien disposer. Elle fait tous les jours les plus mauvais choix, et sept à huit personnes de ma connaissance sont, selon moi, les plus indignes de ses bontés. Qu'on ne fasse pas pour cela le procès de son goût. Dans un autre pays, et avec plus de liberté, elle n'y aurait seulement pas fait attention ; mais moins ces personnes favorisées marquent dans la société, et plus elle peut se livrer au désir d'alléger la chaîne du plus triste des mariages. Si Ariane avait aimé quelqu'un qui en valût la peine, elle

aurait sacrifié tous ses succès à un seul. Mais quel moyen d'être fidèle à un financier, à un commis, et à un acteur? Laissez faire Ariane : elle reprendra le premier et passera encore pour une femme de bien.





MÉLISSE

Mélisse est trop belle, pour qu'on dise que c'est une jolie femme ; et elle est trop jolie, pour qu'on dise que c'est une beauté. Elle a trop d'agrément dans la figure, pour qu'on lui trouve du majestueux, et trop de majesté, pour qu'on dise seulement qu'elle a de l'agrément. Elle est trop distraite, pour qu'on soit sûr qu'elle nous entend lorsque nous lui parlons ; et si elle prend ce papier-ci, elle s'arrêtera à la page qui n'est pas écrite. C'est après un grand air de réflexion, qu'elle dit ordinairement quelque chose qui prouve qu'elle n'a pas écouté ; et c'est après l'air le plus froid, qu'elle part du plus charmant des rires, ou qu'elle joue un tour

à son prochain. Heureusement pour le bonheur du genre humain, que son cœur n'est sensible qu'à l'amitié, car elle aurait vingt amants par semaine. Elle les prendrait et quitterait, comme ses genres d'occupation. Planter, semer, dessiner, arroser, cueillir des fleurs, faire de la musique ou de la cuisine, tout cela se prend avec fureur et se quitte de même. Elle ne sait jamais l'heure qu'il est; elle fait attendre, dérange tout le monde, ne le remarque pas, sourit, au lieu de s'excuser, s'imagine qu'on la remercie, et serait fière d'être aimée de tous ceux qui la connaissent, si elle était capable de faire attention à quelque chose.





ISIDORE

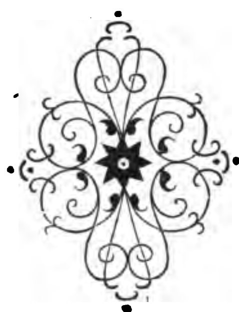
Avez-vous connu *Isidore*, sœur d'Arsinoé ? La voici. Elle était plus, et moins sévère qu'elle. Elle n'allait pas donner des conseils, ni faire des reproches, mais elle ne se jetait à la tête de personne. Elle n'aurait pas gâté quelques tableaux, mais peut-être mutilé quelques statues. J'ai vu des femmes qui n'allaient jamais à une représentation de *la Femme juge et partie*, de Montfleury, ni aux *Nymphes de Diane*, de Favart; mais celle-là ne voulait pas voir *Eugénie* ni *Annette et Lubin*, encore moins *Phèdre* et *OEdipe*. Elle avait fait faire à grands frais une édition de *Boileau*, pour en retrancher une douzaine de vers de ma connaissance. Elle

ne concevait pas les dévotes, de lire le *Cantique des cantiques,* et peut-être que c'était par méfiance d'elle-même. Un tête-à-tête, une promenade au clair de lune, une musique un peu sensible, la mettaient en fuite. Isidore se priva du plaisir de monter à cheval, parce qu'elle s'aperçut qu'on voyait sa jambe ; et que son écuyer devait la prendre à peu près dans ses bras, pour en descendre ; et elle se brouilla avec une de ses amies qui avait un jardin en terrasse, parce que le vent jouait souvent dans ses habits, et qu'elle n'osait point prier les promeneurs de passer toujours devant elle. Il y avait des nations qu'elle avait prises en guignon, les Hongrois et les Anglais ; et, comme plusieurs autres imitaient celle-ci, elle alla s'établir à une campagne en Pologne. Elle s'y appauvrit, parce qu'elle détruisit tout de suite son haras, son colombier et sa garenne, et qu'elle défendit de faire ses foins, à cause des chaleurs et de l'état de langueur, où, après avoir travaillé, reposaient ses faneuses sur leurs petits monticules. Elle y eut une bonne réputation de conduite, mais une très-mauvaise en piété, parce qu'elle tournait toujours la tête à la messe, à l'élévation.

Beaucoup trop recherchée pour sa figure, elle ne voulut pas seulement qu'on lui proposât de se

marier. Elle diminuait ses appas, tant qu'elle pouvait, par sa manière de se mettre. Un jour d'été qu'elle avait triplé ses fichus, ayant pris l'air un instant dans son jardin avant de se coucher, habillée un peu plus à la légère, une transpiration interceptée la mit aux portes du tombeau, et la retint, en attendant, pendant trois semaines dans son lit. Elle voulut se traiter elle-même, son mal augmenta. Elle ne voulut pas recevoir le médecin du village. Elle fit venir une bonne femme, qui, au bout de quelques soins, avoua qu'elle serait obligée de le consulter. Le docteur polonais, s'étant fait rendre compte de l'état de la maladie, en fut alarmé. Il prescrivit des moyens d'évacuation, qu'elle refusa. On proposa à Isidore de se reconcilier avec Dieu, qu'elle n'avait offensé que par de petites impatiences contre ses gens et des jugements téméraires. Elle se ressouvint que son curé était un peu jeune, et pendant qu'on alla chercher un vieux moine des environs, Isidore rendit son âme à Dieu, qui, dit-on, n'en voulut point.







OBERON

La personne d'*Oberon* est trop obscure pour qu'on fasse son portrait, si ce n'était pour donner l'idée d'un homme, piquant à force de ne pas l'être. J'ai vu des peintres arrêter un pauvre dans la rue, pour faire son portrait, parce qu'il avait du marqué dans la figure. Ceci est tout le contraire, Oberon n'a pas un trait. Il ne dit pas : *Je dis;* mais il dit toujours : *Je ne dis pas.* De peur qu'on ne croie pas qu'il ait un avis : « Moi, messieurs, dit-il, je n'en ai pas. Je vous dis seulement que je ne dis rien. Mais on prétend que... — Vous croyez donc, monsieur... — Moi, messieurs, je ne crois pas, mais seulement... Enfin vous verrez... On se tirera de là

comme on pourra. » Et en même temps, pour faire voir qu'il nage entre deux eaux, ses deux mains se lèvent, et se prolongent de droite et de gauche, comme s'il se jetait à la mer.

Quand, ses mains ne sont pas dans cette attitude, l'emblème de sa façon de penser, elles se rapprochent, comme s'il disait : « Je m'en lave les mains » ; et puis, sans en faire la figure, ses mains, qui jouent toujours un grand rôle, se joignent en long, et en les frottant l'une contre l'autre, il a l'air de dire : « Je me suis bien tiré d'affaire ! » Oberon n'est pas un mauvais homme, il a assez de connaissances pour être consulté ; ceux qui ont bien envie d'avoir raison s'adressent toujours à lui. Oberon parle haut ; on croit qu'il va éclairer. On croit avoir mal entendu, parce que ses idées ne sont claires, ni de puissance ni de volonté. Oberon faire dire du bien de lui, parce que Oberon n'est rien.





YOSOUGLOU

Yosouglou me fait trembler, quand il m'embrasse avec un air riant. Je vais bien vite me regarder au miroir, pour voir si je n'ai quelque signe de mort ou de maladie sur le visage. J'ouvre la première lettre que je reçois, avec inquiétude, car je crois que ma maison de campagne est brûlée ; et je plains la chose publique d'aller aussi mal. Yosouglou a une manière de faire faire le mal, en disant qu'il le craint. Il en démontre si bien la possibilité et le profit, qu'il en donne l'envie. Comme on ne peut pas lui prouver l'air et la mine dont il accompagne ses paroles, on dirait même qu'il a donné une espèce de conseil pour

que ce mal n'arrive pas, à ceux qui ont senti les effets de son art infernal, sans en avoir pu deviner les ressorts. Il citera un mauvais exemple, il s'en plaindra. « Il est séduisant, » dit-il avec force, « mais criminel peut-être, » ajoute-t-il faiblement ; il dit avec force et emphase un peu de bien de tout le monde, et ce bien, toujours porté sur très-peu de chose, est suivi d'un *mais*, qui est la plus noire trahison. Yosouglou prend le parti de quelqu'un qui n'est pas accusé. Il dira : « Je ne sais pas pourquoi on dit cela de M. un tel : je ne le crois pas !... » Il jette des doutes tout, au moins, et a l'air de supprimer ce qu'il sait sur so compte. S'il ne prend pas cette tournure, et s'il veut tout uniment dire du mal, c'est à l'oreille, de façon que tout le monde l'entende, et toujours avec l'air du regret « de voir que quelqu'un se perd », dit-il avec bonté. Son rire a l'air de dire : « Je sais bien des choses sur vous ! » Il fait sans cesse l'éloge de la vertu, et est sévère pour tout le monde. On dirait que c'est l'amour du bien qui l'oblige à dire le mal qu'il sait, et qu'il ne peut se refuser de s'échauffer contre le vice : « Car, ajoute-t-il, je déteste les méchants ! ».

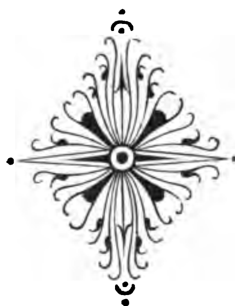




IPHISE

IPHISE ne va pas à la messe, elle se croit un esprit fort. Elle n'a pas d'amants, elle se croit vertueuse. Mais c'est une aristocrate de vertu : elle ne parle qu'à des gens qui en ont, comme elle, seize quartiers. Elle ne fait du bien à personne : elle se croit économe. Elle ne dit du bien de personne : elle se croit sincère et ennemie de la flatterie. Iphise ne lit pas : elle croit qu'elle réfléchit. Iphise n'est ni à Dieu, ni aux hommes, ni au Diable : Iphise est à elle-même, — et c'est tout ce qu'il y a de pis.







PHRAZOS

PHRAZOS a songé d'abord à sa fortune. Il a fort bien su les noms, les fêtes, les jours de naissance, les grands dîners, les saignées, les visites à faire: voilà de quoi faire fortune à la cour. Il a été sévère, brutal, exact à la guerre : voilà de quoi faire fortune à l'armée. Il a quitté le service, et, pour avoir du succès dans le civil, il s'est fait protecteur et protégé tour à tour. Pour marquer dans la société, il s'est fait distrait. Moyennant cela, il va son train, sourit à une veuve qui vient de perdre son mari, ou un amant qu'elle pleure, entretient une jolie femme du très-peu qu'il a fait à la guerre, parle de ses bonnes fortunes à un évêque bien rigide, plaint un

mari de ce qu'il est cocu, et lui apprend que M. un tel est bien fâché de se voir remplacé par un autre M. un tel auprès de sa femme; dit du mal de tout le monde impunément, parce qu'on ne croit pas que c'est ce qu'il veut dire; attaque le courage d'un homme, la vertu d'une femme, l'honnêteté d'un trésorier, le jugement d'un magistrat, le talent d'un ministre. Cela s'appelle être piquant dans la société; mais c'est fort aisé. Quand il rencontre juste (ce qui est facile, quand on dit du mal), on dit qu'il est franc : il voit bien. S'il ne rencontre pas, on dit qu'il est drôle : il est fou, il ne sait ce qu'il dit, il est distrait, et l'on rit. Phrazos n'a pas de distraction pour la fortune. Il dit du bien de lui-même. Il sourit, comme s'il s'apercevait que cela est singulier; on dit : « Qu'il est naïf ! » Quand il était jeune, il faisait dans l'instant sa déclaration et sa proposition; on disait : « Qu'il est enfant ! » Je parie bien qu'il ne l'a jamais été. Phrazos prouve que, sans esprit, on réussit par la finesse, la malice, et qu'on attrape ainsi le pauvre genre humain.





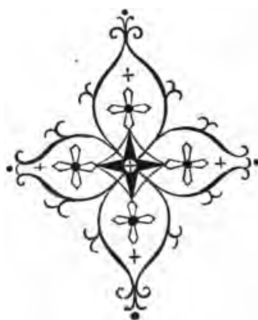
CALLIMÈDES

CALLIMÈDES n'est d'aucun pays, d'aucun service, n'a rien fait, n'a rien vu, vient de je ne sais où, ne sait presque aucune langue, et, faute d'existence, s'en est fait une : il s'est déclaré méchant. Je prétends même qu'il ne l'est pas : il n'est qu'amer ; il dit le mal, et il ne le fait pas. On ne peut lui reprocher aucune mauvaise action ; il trouve trop à redire à celles des autres. Si vous lui dites du bien de quelqu'un d'une excellente réputation, il faut bien qu'il en convienne ; mais dans l'instant il parle d'un oncle, d'un frère de cette personne, et dit : « Quelle différence ! l'autre est un coquin » ; il le prouve tout de suite. Si on lui parle d'une ré-

putation douteuse, elle cesse de l'être dans l'instant. Callimèdes vous rapporte vingt traits, pour vous prouver que c'est un mauvais sujet. Malheureusement il ne ment pas; il est cru. Ce n'est peut-être que par exagération d'honnêteté qu'il est comme cela, car il a l'air bon garçon et est rond, court, et de mine joyeuse. Il sait tout, il est à l'affût. Callimèdes vient d'acheter un régiment, pour être en droit de contrôler, de rechercher, de critiquer et d'empoisonner les actions de trois mille individus. Que de charmantes découvertes il fait! Que d'espions en campagne, pour trouver le mal qu'on dit et qu'on fait! Mettez-vous à côté de lui à une table de trente couverts, je pari que chacun aura son paquet, et même le valet qui est derrière la chaise de son maître. Il trouve que l'un sert mal, que l'autre est impertinent; qu'un troisième fait trop de dépense, pour ne pas voler; qu'un quatrième a été chassé d'une autre maison, pour avoir procuré des filles aux fils de la maison; un cinquième, pour avoir favorisé des rendez-vous pour la fille de la maison. S'il s'avise d'aimer dans la société, c'est pour trouver toutes les amies de sa maîtresse « de vraies oies », dit-il, et les hommes « faits pour manger du foin ». S'il y en a un doux et complaisant, il le trouve « d'une bêtise énorme. » Si une femme a de la grâce, il lui

trouve « de l'apprêt » ; si elle est simple et naturelle, il la trouve « maussade », et élevée comme une « gardeuse de cochons », dit-il. Si une femme n'a pas la plus petite aventure, c'est une « bégueule » à chasser de la société. Ne vous avisez pas de dire du bien de lui ; il ne vous le passera pas. Le mot « éloge, louange », n'importe de qui, n'importe sur qui, lui donne des vapeurs. Il rit, quand il apprend qu'on a dit de lui qu'il est bien méchant. Il croirait passer pour un sot, si l'on dit de lui qu'il a de l'esprit ; et pour un gueux, si l'on ose dire qu'il est un honnête homme. Si Callimèdes nomme quelqu'un, il a une manière ridicule de dire son nom, qui le fait paraître une injure. Il a une manière de se taire quelquefois, qui est pire que la plus grande méchanceté qu'il aurait pu dire ; et c'est peut-être par malice qu'il est plus aimable que son prochain.







EUTHIME

Euthime rêve pendant la nuit à ce qu'il fera pendant le jour; et, sans avoir fermé l'œil peut-être, se met en marche à six heures du matin, pour s'occuper des gens qui font des réputations. Aussi il en a une si bonne, que personne même ne se permet de dire qu'il est bossu et qu'il pue. « Il a de la physionomie, dit-on, et ses inconvénients sur la propreté sentent l'homme de guerre. » Quel excellent militaire! Et comme il dit bien, après une campagne, tout ce qu'on aurait dû faire. Quelle franchise! Comme il serre la main à un disgracié! Cela est vrai: mais personne ne l'a vu, et... le disgracié peut ren-

trer dans la faveur. Il faut être juste : Euthime dit du bien de tous ceux qui y sont, et a soupé, chassé, bu, et a été à la campagne avec tous ceux qui peuvent y arriver. Il prend à la cour un air sévère, qui va assez bien à sa laideur. Cela en impose à ceux qui ne le connaissent pas et qui disent : « On voit bien que cet homme est trop honnête pour ce pays-ci » ; et cela s'adoucit, vis-à-vis de son chef, par une bonne flatterie, en tournant la tête, comme s'il était fâché qu'elle lui ait échappé. Il n'a pas le temps de rire ; mais, de temps en temps, lorsqu'on dit : « Euthime, seras-tu gai aujourd'hui ? car tu n'es qu'un excellent ami, un homme essentiel, un mathématicien comme il n'y en a pas », Euthime conte une histoire qu'il a lue le matin, et ouvre de grosses lèvres en ovale, pour faire voir quelques chicots jaunes et noirs. « En vérité, dit-on le lendemain, Euthime a été bien aimable hier au soir ! » Tout le monde l'aime, grands et petits. La femme de chambre d'une jolie femme, à qui il a rendu service, dit, en riant, à sa maîtresse : « Ah ! madame, voilà M. le marquis qui vient ». Il court, oblige, excuse, raccommode, est sans cesse consulté, se prive de son repos, de son plaisir, a assez de tête pour faire croire qu'il en a une excellente. C'est

le premier gobe-mouche du royaume, et il prouve mieux que personne qu'il ne faut être que médiocre et attentif, pour faire la plus grande fortune.







LEUCIPPE

Leucippe est gros, comme les gens confiants; un peu bossu, comme les gens qui se croient de l'esprit. Il croit que tout ce qui arrive dans l'univers est dirigé sur lui, et qu'on est sans cesse occupé de son bonheur et de son malheur. Cela me paraît très-simple, à sa manière de parler de sa petite besogne, de sa petite direction. Il annonce de la main droite, qu'il élève et étend, qu'il va parler. Il impose silence, élève la voix, et dit, en portant cette main avec force vers sa poitrine : *C'est moi qui ai monté la machine!* Mais quelle machine, mon Dieu! On répond, pour lui faire croire qu'on a écouté. Il reprend vite : *Écoutez-moi et*

entendez! et après cela, au moins dix *Comprenez-vous?* Il s'est agité, a marché à pas précipités dans sa chambre, a levé la jambe droite, pour faire voir qu'il se moque de tout, a mis les deux mains derrière sa tête, et de la gauche, en la rabaissant promptement, et coupant l'air horizontalement, il a tranché vingt difficultés; et puis, ses bras et ses jambes en grand mouvement à la fois, et sa tête qu'il approche, — comme s'il voulait lire dans les yeux ce qu'on pense de sa situation si intéressante pour le monde entier, — annoncent heureusement que le discours est à sa fin. Tous sont rendus, excepté lui. Sorti de là, il est bon enfant, bon ami, brave garçon, excellent sujet, généreux et serviable.

Mais prenez garde que quelqu'un ne rentre dans la chambre. Il recommencera son train.

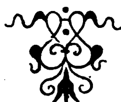




TURCOMAN

TURCOMAN a la conversation la plus riche qu'il soit possible. S'il avait dans sa poche tout l'or qui roule dans ses propos, il achèterait le Pérou! Des voitures de 500 louis, des chevaux de course de 1,000, des équipages de chasse, des salons de 100,000 francs, des filles de Paris pour 100,000 écus, des jeux d'un million, des fantaisies qui n'ont pas de nom, mais de 25 louis par jour. Voilà une belle dépense : mais Turcoman n'a pas le sou. Il a eu Madame une telle, et puis encore cette autre femme : mais Turcoman n'est ni aimable, ni aimé. Il est à merveille avec tel grand prince : mais ce prince ne le connaît pas. Qu'est-ce que

cela fait? Après avoir porté à la société ce petit trait de ridicule, il lui est utile de vingt façons. Il a beaucoup de noblesse, quoiqu'elle soit un peu factice; il est complaisant, obligeant, et a une sorte d'esprit, quoique avec un très-mauvais ton. Il ne paye pas ses dettes, mais il est généreux. Que manque-t-il à Turcoman? De l'argent et du goût.





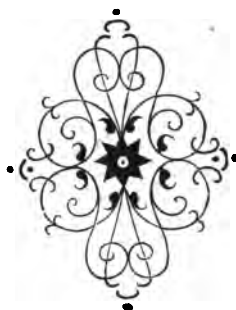
BAJAZET

Bajazet est bon diable, et s'il n'est de l'avis de personne, c'est qu'il n'est fait comme personne. Il demande à son esclave, en s'éveillant, quel temps il fait? « Très-beau, seigneur, répond-il. — Cela est impossible, dit Bajazet : il pleut. — Seigneur, voyez le soleil! — Oui, mais coquin que tu es, regarde les montagnes et ce brouillard! — Seigneur, il n'y en a pas. — Ne comptes-tu donc pour rien l'orage que nous avons presque, car il fait un chaud affreux! — Malheureuse montre! dit-il, tu marques midi, et il est deux heures. » Bajazet aime à se promener à pied, car il a rendu tous ses chevaux rétifs : ils ne savent jamais ce qu'il

leur demande. « Paysan! dit-il, où va ce chemin? — A la ville! monsieur. » Voilà mon homme qui en prend un autre, et qui se perd toute la nuit dans la forêt la plus épaisse qui soit aux environs. Il est plus aimable que tendre; car il se brouilla l'autre jour avec sa maîtresse, qui lui avait demandé s'il l'aimait bien. Le *oui* se refuse à ses lèvres, et c'est pour un mot qu'il dit, il y a quelque temps, au Sultan, qu'il fut chassé du Sérail. — Tous les hommes sont vicieux, dit ce prince; mais ne peut-on pas faire quelque exception? — Non, répondit Bajazet. Et il fut mis à la porte de la Porte. Ce n'est pas par sincérité qu'il se perd, c'est par manie : car son *non* est, sans qu'il s'en aperçoive, très-souvent un outrage à la vérité. Ce n'est qu'un tort qu'il a; mais il devient compliqué, quand il veut prouver qu'il a raison. « Cette femme, dit-il, a vingt-cinq ans. — Elle n'en a que vingt-deux. — Cela est faux, dit-il, car il y en a dix qu'elle en avait douze. » Il est quelquefois indulgent. Lorsqu'on lui parle d'un poltron à la guerre : « Il est assez brave, dit-il. — Cependant il s'est sauvé à telle bataille. — Il ne s'est pas sauvé, répond-il, mais il a marché extrêmement vite au bagage. » Il est mauvais compagnon de voyage, car il fait aller lentement, quand les postillons veulent aller vite, et a déjà

manqué de mourir d'une indigestion, parce qu'on lui a dit qu'il avait un mauvais estomac. Ce serait dommage, car Bajazet, quoiqu'un peu impatientant, est le meilleur homme du monde.







ELZÉAR

Il y a seize ou dix-sept ans qu'il parut sur l'horizon de Paris un phénonomène qui n'avait rien d'effrayant. Ce n'était point une comète, car au lieu de queue, il porte souvent une tresse mal faite, ou un chignon qui tombe, ou un catogan qui se défait. Ce n'est point une aurore boréale, parce qu'il éclaire tous les jours également. Ce n'est point un feu follet, car il n'est que trop sage, et n'est point capable d'égarer. Ce n'est point une planète, parce qu'il ne tourne autour de personne. Ce n'est point un astre, parce que, heureusement pour les pays de l'Europe, il n'est pas fixé dans le sien. Ce phénomène parle, mais pas assez; pense,

mais beaucoup trop; marche, mais pour s'asseoir de travers sur une chaise ; il y entortille ses petites jambes, les décroise pour faire à quelqu'un, qui est dans la chambre depuis une demi-heure, une petite révérence de la tête; la porte sur l'épaule gauche, pour sourire à une aventure bien triste qu'il lui raconte; il se met à écouter ce qu'un autre ne dit point, et n'entend point ce qu'un troisième lui dit. Cela s'appelle, je crois, un Elzéar. Il tient du génie; il a assez l'air d'un sylphe, car il est presque transparent. C'est une salamandre quand il écrit, car alors il vit dans le feu. Il a très-peu de chose de l'humanité; il n'en connaît ni les goûts, ni les désirs, ni les passions ; je crains qu'il n'en ait pas les plaisirs, et qu'il en éprouve les maux. La sensibilité, par exemple, lui en procurera plus que de jouissance. La profondeur de ses réflexions se tournera plutôt vers le malheur que vers le bonheur. Il négligera les agréments du présent, pour penser aux désagréments de l'avenir. Il est quelquefois trop jeune, et quelquefois trop vieux; ce trop de jeunesse l'empêche de voir les charmes de l'existence qu'il commence à avoir; et ce trop de vieillesse, quand il s'en aperçoit, le lui fait mépriser. Qu'une femme s'avise de vouloir lui prouver sa reconnaissance d'un petit sentiment qu'elle aura remar-

qué en lui : *Quelle horreur!* dira-t-il. *Je vous destinais une élégie : vous ne méritez qu'une épigramme. Le monde est donc bien corrompu! Il existe, sans doute, cet amour que tout le monde encense, mais il ne doit exister que pour s'en plaindre.* Voyez-le se promener en redingote à petits collets, tête baissée, et le corps en avant, avec un gros livre sous le bras gauche, et un petit à la main droite, qui tient aussi sa petite canne à pommeau rouge qu'il n'appuie jamais à terre. Il s'enfonce dans le bois, gravit les montagnes ; ne le croyez-vous pas, à cela, pastoral ou champêtre? Point du tout : il quitte un ruisseau pour un torrent, qu'il entend sans pouvoir le trouver; il foule aux pieds un tapis de violettes, mêlées avec des marguerites, pour chercher une belle horreur, et ne regarde les moutons que lorsqu'ils sont mis en fuite par un orage affreux, qui arrive enfin, au gré de ses désirs. Il a deviné tout ce qu'il n'a pas eu le temps d'apprendre; il sait ce qu'il ne peut pas savoir. L'harmonie, les images, viennent se placer dans ses vers, sans qu'il s'en doute. A-t-il une description à faire? la nature n'a rien de caché pour lui; la physique, l'astronomie lui ouvrent leurs trésors, la mécanique ses ateliers. Il a commencé en *La Fontaine*, il s'avance en *Rousseau*, et finira peut-être en

Corneille ou *Racine*. Êtes-vous peut-être effrayé de ce phénomène, quoique j'aie averti, qu'il n'est pas effrayant. Rassurez-vous, il fait des merveilles sans être merveilleux. Ne soyez pas inquiet non plus de son humeur, ou de ses sombres méditations : car souvent ce jeune *Young* se met à rire en fou, et ne finit plus; ou bien, un rien le fait recommencer. Il est bon, simple, naïf, insouciant sur son compte, et n'a pas le sot orgueil de la modestie, car il ne sait pas ce qu'il vaut. Il avance quelquefois son petit paradoxe, comme s'il avait envie de le soutenir à toute rigueur; on dispute, il ne s'en aperçoit pas; on rit, cela lui est égal; on l'attaque, il ne se défend pas. Quand il a de ces petits torts, c'est toujours à force d'avoir raison, et la justesse de son esprit est battue par l'exagération de son âme. Son âme! ce mot que je viens de prononcer, me donnerait bien de l'occupation, si je voulais en dire tout ce que j'en ai remarqué. Lorsqu'elle est en société avec son esprit, elle le sert à merveille; de là, une sensibilité extrême, et une nouveauté, un choix d'expressions et une teinte de mélancolie douce et attendrissante, dont ses ouvrages et ses discours sont imprégnés. Quand l'âme d'Elzéar va toute seule, il se tire encore très-bien d'affaire; c'est alors qu'il fait un couplet pour sa mère, qu'il

écrit à sa sœur, et qu'il parle à Christine. A la vérité, l'esprit, par l'habitude, vient encore se fourrer un peu dans tout cela; mais il n'en a pas besoin. Elzéar est blanc et couleur de rose, il a de la douceur et de l'agrément dans sa figure. Il a de la grâce, parce qu'il n'en a pas. Il a toujours du naturel et du piquant. L'originalité de ses manières tient à celle de son esprit. Il dit autremen qu'un autre, et dit mieux qu'un autre; il a des définitions à lui, de la plus grande finesse; il donne à tout un tour distingué. Elzéar plaira à tout le monde, quand il en aura l'envie — qu'il devrait même avoir un peu davantage; mais en attendant il peut être sûr que ceux qui le connaissent à fond diront, comme moi, qu'Elzéar est un phénomène.







QUESUGUS

QUESUGUS est grand, bien bâti, et a bien fait la guerre. Il n'a jamais manqué l'heure, la distance, le nom des villages, le nombre des ennemis, parce que chacune de ces choses-là lui procurait vingt questions à faire. Il perdait seulement un peu de temps à demander à son espion combien d'enfants il a, s'il est marié, de quel pays, de quelle religion, et s'il était de bonne humeur. Il sollicita un jour d'être président d'un conseil de guerre, qui se tenait sur un major accusé de malversations, pour pouvoir lui faire toutes les questions nécessaires à éclaircir son affaire. Quesugus n'était pas cruel : il ne donnait pas la question, car il voulait la

garder pour lui. Il ne lisait jamais l'histoire que par demandes et par réponses ; il n'avait jamais oublié de son catéchisme que les réponses. S'il avait écouté celles qu'on lui faisait, il aurait été bien savant. Sans s'en donner le temps, il demanda un jour, en ma présence, à la fois : « avec quels chevaux on courait la poste en Angleterre? si le tabac d'Espagne croissait dans ce pays-ci? et s'il y avait des autruches en Autriche. » Quesugus est bon et humain ; il s'intéresse à tous les malades, il s'établit dans l'antichambre de celui qui traîne un peu en langueur : patient, médecin, chirurgien, apothicaire, tous les laquais, le portier en entrant, et même en sortant, tout est questionné avec le plus vif des intérêts. Quesugus fait les honneurs de chez lui à merveille ; il a une excellente maison, il est magnifique, et veut surtout que tout le monde soit bien servi. On a remarqué cependant qu'il n'y a ni crème, ni légumes à sa table, car tout cela ne lui procurerait qu'une simple politesse. Il en fait vingt-cinq en coupant un poulet, une perdrix, un canard, un pigeon, un dindon, et un lièvre : « Voulez-vous du bardé ou du lardé? dit-il en parlant du dernier ; voulez-vous de la poivrade? c'est sa sauce. — Voulez-vous, dit-il en parlant des autres, une aile, une cuisse, les filets, le lard, la feuille de vigne, le cresson, les entrailles, le crou-

pion, et la farce? Je crois, ma foi, le chapon farci. Vous ne me refuserez pas un peu de poivre; vous en prendrez, n'est-ce pas? — Aimez-vous le citron? tout est à votre service. — Ai-je ma loge? dit-il à un de ses gens; et y viendrez-vous? Quelle pièce joue-t-on? et de qui est la pièce? Y a-t-il un ballet? J'aime beaucoup les ballets... » Quesugus est un bon vivant. Je vous ai dit qu'il était bon homme, et, preuve de cela, vous voyez qu'il n'a dit du mal de personne. S'il en sait, il cherche à s'instruire là-dessus. Il demande : « Est-il vrai que cet homme a fui à une bataille? Je ne le crois pas. Est-il faux? Est-il vain? Est-il superstitieux? Son fils a-t-il toujours les yeux aussi jaunes? A-t-il pris médecine avant de partir pour son régiment? Et la paix? croyez-vous qu'on la fasse bientôt? — Ah! ah! voici le dessert. Aimez-vous les poires? le bon-chrétien, la crassane, le Saint-Germain, le beurré gris, poire d'Orange, muscadelle, ou en compote, ou en confitures sèches? Aimez-vous mieux les abricots simples, ou abricots-pêches, ou abricots nains, ou abricots-ananas? — Voulez-vous vous lever, ou resterons-nous à table? Qu'aimez-vous mieux? Et le café, aimez-vous mieux le prendre debout? L'aimez-vous fort, ou avec du lait? »

Quesugus a peur qu'on ne s'ennuie chez lui. Il demande à ses convives : « Messieurs, avez-vous

votre voiture? » et à ses gens, si ses chevaux sont mis. Il n'a que deux ou trois visites à faire, mais il demande à son cocher s'il sait la demeure de vingt personnes de sa connaissance. Il s'arrête à quelques portes, où il ne veut pas entrer, pour demander au suisse « s'il sait si le petit enfant de la maison est guéri de sa coqueluche; s'il est vrai qu'on a renvoyé le gouverneur; ce que l'on fait aujourd'hui, où l'on soupe, et (au milieu de l'hiver) si on ira bientôt à la campagne. » Quesugus a toujours peur qu'on ne fasse injustice à ses soldats ou à ses paysans. Il va toujours chez eux pour leur demander s'ils n'ont pas de plainte à porter de personne. Il demande, le soir, à ses officiers de maison s'ils ont eu à souper, parce qu'il veut qu'ils soient bien traités. Il est indifférent à tous les habits et les bijoux; il demande à son valet de chambre « s'il veut lui donner son uniforme ou un frac »; et, n'ayant pas de montre et étant extrêmement exact, il demande, depuis le moment qu'il se lève jusqu'à celui qu'il se couche, « l'heure qu'il est » à tous ceux qu'il rencontre.





OMBRAJAX

Ombrajax est rempli de mérite, de vertus : il devrait en croire aux autres. De peur d'avoir à se reprocher de former un jugement téméraire sur un individu en particulier, il aime mieux en former un sur tout le monde en général. Il disait tantôt, en parlant de quelqu'un qui lui faisait la révérence : « Ce monsieur m'en a rendu une beaucoup plus profonde, pour me faire voir que la mienne ne l'était pas assez, et il m'a regardé, en se relevant, de manière à me faire croire qu'il m'en voulait... Mon Dieu ! que ma sœur est coquette ! elle a accepté hier une rose d'un monsieur qui venait de la cueillir dans mon jardin ; cela signifie bien des

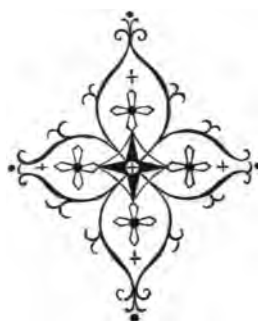
choses, et je crois qu'elle a envie de l'épouser. Eh bien, tant mieux! Si cela lui fait plaisir, je vais parler à son père, car je ne me trompe jamais dans une conjecture. Par exemple, j'ai bien jugé l'autre jour que ce grand souper ne s'est donné que pour raccommoder M. et Mme une telle, qui étaient brouillés. — Point du tout, dis-je à Ombrajax; ils ont toujours été le mieux du monde ensemble. — N'ai-je pas eu raison, monsieur, me dit-il, de deviner la paix, lorsque je rencontrai la maîtresse du valet de chambre du premier commis d'un ministre, causant avec cet abbé italien? Il se cachait, quoique ce fût dans une promenade publique. — Donc il ne se cachait pas; du reste, je suis bien aise de vous dire que l'armistice est rompu et que la guerre va son train. — Je voudrais savoir pourquoi j'ai tant d'ennemis! Je suis encore prié à une partie de campagne à cinq lieues d'ici! — C'est, au contraire, parce qu'on est bien aise de vous voir. Quels rapports, d'ailleurs, excepté de société, ces gens peuvent-ils avoir avec vous? — Ah! monsieur, vous ne connaissez pas les hommes: on ne fait rien pour rien, et si je ne vous connaissais pas autant que je vous connais, je croirais même qu'à présent... — Eh bien! à présent, je vous quitte, pour vous engager à faire quelques conjectures sur mon départ. — Je le savais bien! dit

Ombrajax; cet homme m'en veut depuis longtemps, et l'humeur qu'il a mise en partant va m'engager à me précautionner contre tous les traits de vengeance que j'aurai à essuyer de lui. »

Ombrajax va au spectacle. « Comment, dit-il en sortant, a-t-on pu permettre tant d'allusions? J'y ai reconnu vingt personnes : Dieu, la cour, le gouvernement, doivent en être offensés! Je ne sais à quoi pensent les censeurs, car ils permettent de lire les Fables de La Fontaine, et j'y ai reconnu aujourd'hui le portrait de tout le clergé, dans la fable du Rat à qui on va demander assistance dans la guerre contre les Chats. » Cette conjecture d'Ombrajax, qui n'est pas sans fondement, lui en fait faire vingt autres. Il trouve, par exemple, que le Loup est un président de sa connaissance, le Renard un procureur de ses amis, et le Mouton un provincial de ses parents. On a beau lui dire que La Fontaine était mort cent ans avant qu'ils ne vinssent au monde. Voilà bien des gens qui se rassemblent! c'est sûrement pour voir passer un enterrement. Il a le cœur bon, et il s'apprête à pleurer le défunt, lorsque quelques cris de joie lui apprennent que c'est une noce. Il refuse d'aller au feu d'artifice, parce qu'il dit que l'entrepreneur s'entend avec une bande de filous qui ont résolu de le voler dans la foule, et puis il assure qu'il y

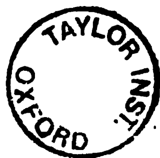
aura certainement un orage, car il fait depuis huit jours un temps fort calme et fort modéré qui ne peut pas durer toujours. Ombrajax n'est pas assez méchant pour croire qu'on veuille l'empoisonner, dans une maison où on le prie à souper ; mais il se ressouvient que les enfants sont très-espiègles, qu'il y en a deux qui l'ont regardé l'autre jour en riant, et qui lui destinent une attrape, comme de frotter tout au moins de coloquinte son couvert et les bords de son verre. « Comme ils se moqueront de moi après ! » dit-il ; et il refuse un souper qui devait être fort agréable, et où on devait le surprendre par des couplets, des proverbes, et une petite fête pour le jour de son nom. Quand on lui parla de ces surprises : « Ah ! vraiment, dit-il en riant, je m'en doutais bien ; je l'ai échappé belle ! et voilà ce que c'est que d'avoir de la prévoyance... » « Que je suis malheureux, dit-il, d'être aussi bien servi que je le suis ! — Mais, monsieur, lui dit-on, vos gens sont un modèle d'exactitude et de fidélité ! — Ne voyez-vous pas, répond-il, que c'est par malice, et que c'est me vouloir faire passer pour ingrat, n'étant pas en état de les récompenser ? » Ombrajax est bon chrétien, mais il craint le jour de Pâques et la miséricorde céleste. « Comment se peut-il, dit-il, qu'un prêtre aussi pécheur que mon confesseur puisse me procurer le pardon

de mes péchés? » Il fait là une bonne hérésie sans s'en douter. Il pensa mourir l'autre jour, parce qu'il prit le contraire de ce que son médecin lui avait ordonné. Ombrajax a très-bien servi, et s'est distingué à la guerre dans les grades subalternes; mais parce que son rang le fit monter au grade d'officier général, il reçut un grand échec devant l'ennemi, qui marcha sur son flanc droit : « C'est bien signe, dit-il, qu'il en veut à ma gauche. » Et il fut battu. Il était aimé des femmes, car il était aimable, quoiqu'un peu méfiant. Il en aurait épousé une charmante : « Mais il est impossible, dit-il, qu'elle m'aime autant, et c'est sûrement pour me tromper qu'elle me l'assure! » Délicat sur l'honneur, il eut dans sa jeunesse une affaire dont il se tira fort bien; il ne tirait pas mal des armes; mais, comme il s'imagina qu'on allait lui porter une feinte, il reçut un coup d'épée au travers du corps. Il perdit un procès qu'il avait presque gagné, en soupçonnant le juge de prévarication, et il fut exilé par la cour, parce qu'il y alla porter des plaintes contre le ministre qui le protégeait le plus. Il partit assez gaiement pour sa campagne, disant que cela n'était pas naturel, qu'il y avait quelque chose là-dessous, et qu'on le destinait aux plus grandes aventures.





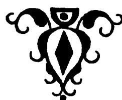
ANTIVEROS



ANTIVEROS a vingt-cinq ans, beau garçon et promet beaucoup, d'abord pour ne pas tenir, et puis, parce qu'on est prévenu en sa faveur. Il est bien élevé et a eu des maîtres excellents. Ce sont ceux des langues étrangères qui en ont été les plus contents, parce qu'il voudrait les savoir toutes, pour parler dans son genre à toutes les quatre parties du monde. Il n'en trouve même aucune assez riche. Il a quitté le chant, parce que son son de voix n'était pas juste, et s'est dégoûté du dessin, qu'il avait commencé fort bien d'après nature, parce que, voulant copier un rocher, il faisait une église, et une potence à la place du Colisée. Cela

ne valait pas la peine d'aller à Rome. Mais il s'y plut infiniment, et n'aurait pas manqué, pour tout l'or du monde, le sermon d'un prélat sur la chasteté, la pauvreté et la frugalité. Il lisait toutes les anecdotes de Pétersbourg et de Versailles, écrites par les honnêtes gens qui n'y avaient jamais été. Il cherchait souvent un trait d'histoire ou une citation dans les écrivains français, et trouvait de la justesse, mais trop peu d'imagination, dans les *Mille et une Nuits*. Il faisait grand cas des relations et de la conversation des voyageurs. Il lisait les gazettes de tous les pays, parcourait les dépêches officielles des officiers, car il avait de bonnes connaissances parmi eux ; et, las de parler de chasse et de chasser, il entra au service. Il aurait été à toutes les batailles qu'il raconte, si la cour avait été en guerre. C'est la chronologie qu'il a le moins étudié : car, comme il est très-modeste, je l'ai vu au moment de s'attribuer la faute qui fit battre Pompée à Pharsale et Turenne à Mariendal. Il ne se ressent d'aucune de ses blessures. Il a fait plusieurs chutes de cheval, à ce qu'il dit, et il tremblait, à la dernière, de tomber dans un puits. La crainte d'exagérer, quand il parle d'une de ses courses, fait qu'il cite la minute et deux ou trois secondes, « ou peut-être une demie, dit-il, car je ne veux tromper personne » On craint seulement

pour sa santé, quand il est un peu malade; car il ne veut pas alarmer son médecin par un récit trop exact de son état. Il est bon chrétien, quoique un peu janséniste. Je tremble tous les jours pour son salut, parce que, par humilité, il s'accusera de tant de péchés à l'heure de la mort, que j'ai tout lieu de croire que son confesseur ne croira pas pouvoir lui accorder l'absolution sans une permission de l'évêque, qui a les cas réservés; et s'il meurt avant son arrivée, le pauvre Antiveros n'aura qu'une éternité bien malheureuse.







EUPHROSINE

EUPHROSINE est légère et élégante de corps, de cœur, et d'esprit. Qu'est-ce que cette élégance de cœur ? me dira-t-on. Je m'entends, et la voici : Son cœur ne fera jamais qu'un choix brillant. Il faudra avoir gagné une bataille et avoir eu vingt femmes, pour lui plaire. C'est pour cela qu'elle ne se mariera peut-être jamais. Et puis, il y aura encore une difficulté. Je suppose qu'Alcibiade ressuscite pour elle. Qu'une marchande de modes arrive en même temps qu'Alcibiade : sa tête, aussi légère que la plume dont elle va la parer, lui fait perdre l'heure du rendez-vous ou l'empêchera d'écouter sa déclaration. Un violon qui prélude la fera voler

au musicien, des bras de son amant, entre lesquels un peu d'abandon et d'étourderie l'avait précipitée. Mais il part pour la guerre, cet amant. Pauvre Euphrosine! que je te plains! Il va chercher de nouveaux dangers, pour mieux te mériter. Euphrosine sent tout cela; elle a d'ailleurs le cœur excellent : que de pleurs ne verserait-elle pas! Mais sa mère est en couches, elle recevra beaucoup de visites, et Euphrosine aurait les yeux rouges. « Je pleurerai demain, dit Euphrosine; il y a bal, mais cela ne se verra pas; le soir, d'ailleurs, un chapeau, et bien des cheveux sur le front, couvriront presque tout mon visage. » Avec quel plaisir Euphrosine ne lit-elle pas sa lettre de la première poste! Elle l'achèverait sûrement, si une de ses amies, moins jolie qu'elle, ne venait pas la chercher en phaéton. « Comment n'y pas aller pour l'écraser? Je m'y dessine si bien! dit-elle. Tout le monde dit que j'y ai un air de déesse. La pauvre petite femme se repentira de s'être montrée avec moi! C'est une bonne enfant, ajoute-t-elle; je l'aime de tout mon cœur; elle est un peu bête, et son amazone est bien mal faite! » Elle est prête à répondre à son amant; la poste part, mais une partie de plaisir arrive : il y a un déjeuner à une petite maison de la Chaussée-d'Antin. On lui envoie des chevaux; Euphrosine s'habille en conséquence :

quel négligé charmant! Elle espère qu'en partant au galop, au travers de tout Paris, le vent dérangera assez son ajustement pour qu'on s'aperçoive de la plus jolie jambe du monde. Elle rentre chez elle, fatiguée de succès et de tout ce qu'elle a vu, qu'elle sent bien ne pas valoir son amant. Elle y pense profondément : « Qu'est-ce que c'est, se dit-elle tout haut à elle-même, que ces hommages rendus à ma taille, à ma drôle de mine et à ma gaieté? Ma liberté m'ennuie. Oui, dit-elle, une chaîne durable... une chaîne charmante... Ah! mon Dieu! à propos de cela, Mme une telle en avait une aujourd'hui à son cou qui m'a désolée! Elle est d'or et d'acier, et damasquinée à merveille. Je vais en commander une pareille, avec des petits nœuds de diamants et des petits carrés en arabesques... — Madame, voici, lui dit-on, une lettre qui arrive de l'armée. — Je la lirai en chemin; qu'on mette mes chevaux, et qu'on m'habille au plus vite pour sortir. » Euphrosine a-t-elle un cœur ou n'en a-t-elle pas? Je n'en sais rien; mais, à coup sûr, et à peu de chose près, elle aura toujours son innocence.







MAJESTINE

Majestine paraît : on devine son nom, on devine l'élévation de son âme ; et, si on a la bêtise de s'arrêter pour la considérer seulement sous ce rapport, on perd l'agrément d'une société charmante ; supposé que le malheur qu'elle a d'être plus belle, plus grande, et d'avoir l'air plus noble qu'une autre, empêche de rendre justice à tout ce qu'elle a de bon, de doux, de simple même, de gai, de naturel et de parfait dans tous les genres, elle est bien dédommagée par ceux qui ont le bonheur de la voir souvent. Si elle avait moins de supériorité, on ne serait point alarmé de faire connaissance avec elle. Les femmes la lui pardonnent bientôt, puisqu'elles

découvrent qu'elle n'a pas envie de plaire à leurs dépens, et les hommes la lui pardonnent de même, parce qu'elle est toujours égale et ne dit jamais rien que d'aimable et d'obligeant. Du reste, dans cette obligeance, il n'y a jamais rien de fade, et sa conversation est gaie et piquante. Elle est peut-être trop réservée pour chercher des ridicules dans son prochain; mais quand on lui en offre, elle en rit de tout son cœur. Ce n'est pas de sa faute, si elle est aimée de tant de personnes qui ne se ressemblent pas. C'est un roi, environné de sujets qui ne le méritent pas, et qui, sur parole, se croient obligés de l'adorer, comme s'ils étaient faits pour le connaître. Le roi sait très-bien les distinguer, quoiqu'il paraisse les confondre tous ensemble. Malgré ses soins, les courtisans sont si jaloux de la faveur du roi, qu'ils s'abhorrent presque tous. Du reste, vous saurez que j'entends par courtisans toutes les dames ses amies. Il y en a de grosses, de ventrues, de minces, petites, grandes, maigres, gaies, tristes, babillardes, et taciturnes. Qui le roi — qui n'est autre chose que Majestine, — aime-t-il le plus de tout cela ? c'est son secret. A-t-elle eu de l'amour ? a-t-elle de l'amour ? en aura-t-elle ? c'est encore son secret. Ce qu'il y a de sûr, c'est que son sentiment, dépendant du tact le plus sûr, fera toujours beaucoup d'honneur à celui ou celle qui

le possédera. Majestine a le grand mérite de ne paraître jamais s'ennuyer avec personne, mais elle s'ennuie cependant tout comme un autre, quoiqu'elle sache tirer parti de tous les gens qu'elle voit. Elle est essentielle sans y mettre du prix. Elle n'est pas personnelle. Elle ne fait point trophée de ses vertus. Aussi ses vertus n'humilient personne : tant mieux et tant pis pour elle, qu'elle en ait. Mais ce qui serait tant mieux pour nous, c'est qu'elle ne fût pas si attachée à ses devoirs, à la campagne et à je ne sais quelle société, et que nous puissions être toujours dans la sienne !







HÉLOÏSE

Je sais bien qu'en nommant celle que je vais peindre, je fais tomber les deux autres, qui lui sont cependant bien supérieures dans le premier des genres, qu'elle n'a pas le bonheur de connaître. Mais c'est que ce nom approche le plus du sien, qui est Louise, et qu'il y a eu deux Louises qui ont eu la sagesse de m'aimer un peu, sagesse qu'elle n'aura jamais.

Les deux bonnes Louises avaient leur maître ; celle-ci ne trouvera jamais le sien. Elle en sait plus que ceux qui voudraient l'être. Elle a de jolis talents, de petits calculs, du raisonnement, et malheureusement assez de raison pour être le maître

de tout le monde, la maîtresse d'elle-même, et n'être celle de personne. C'est au temps à décider si elle n'aura pas tort de n'avoir jamais tort.

J'aimerais mieux avoir affaire à une bonne, tendre et mystique catholique, qui, après avoir pleuré, pendant tout le saint Sacrifice de la Messe, sur la Passion de Notre-Seigneur, serait capable d'en avoir une, et, après y avoir succombé, d'en obtenir le pardon des mains d'un prêtre de ses autels. Cette nouvelle troisième Héloïse est d'une religion sèche et sévère, mêlée d'une morale préservative, qui appuie beaucoup sur ses devoirs qu'on y pousse extrêmement loin; et, à moins d'avoir une âme extrêmement vive, qui fait tout sauter à pieds, on reste dans les bornes des principes de l'admiration et dans le cercle des vertus de convention.

La figure d'Héloïse est faite pour être sensible. Elle est trop parfaite pour n'avoir pas reçu ce bienfait de la Nature, ajouté à tous ceux qu'elle lui a prodigués. Mais elle dépensera tout ce qu'elle en a en détail, pour n'être pas obligée de le dépenser en gros. Ce sera de la petite monnaie en amitié, en soins, en reconnaissance. Son trop d'esprit viendra au secours de son cœur, et, si elle a à combattre un penchant, je meurs de peur qu'elle ne gagne la bataille

Je viens de nommer sa figure : jamais je n'en ai vu une plus séduisante. Elle est de cette taille proportionnée, susceptible de toutes les grâces, et son aisance passe dans ses manières. Tout ce qu'elle fait et ce qu'elle dit est naturel. L'art ne pourrait pas la servir comme la nature ; mais c'est la nature embellie par le goût ; et une douceur extrême, répandue sur toute sa personne, attire, touche et subjugue, sans qu'on s'en doute, par la marche la moins effrayante, et pourtant la plus rapide.

Tout ce qu'elle a y contribue. Son son de voix, ses petites attentions à droite et à gauche, sa façon d'écouter, son regard enchanteur, qu'on prend pour une faveur, quoiqu'il ne lui soit pas possible de ne pas se servir des plus jolis yeux du monde... tout cela prévient les hommes et les femmes, qui ne s'aperçoivent pas, les uns de l'ascendant qu'elle va prendre dans un instant sur eux, et les autres de sa supériorité sur elles. De peur qu'elles ne s'en doutent, elle a grand soin d'avertir qu'elle est d'une maussaderie insupportable et qu'elle ne conçoit rien à l'indulgence qu'on a pour elle. Les autres prennent les politesses pour des déclarations ; celle-ci a la malice de prendre les déclarations pour des politesses. Elle est toujours occupée, sans avoir rien à faire. Elle a à parler à tout le monde,

pour que tout le monde soit content d'elle, et, avec cette envie générale de plaire, elle n'a pas la plus petite coquetterie. Elle change de place, elle commence vingt choses à la fois, et elle est vive sans que cela paraisse, parce que ses formes sont douces et ses mouvements jamais précipités.

Héloïse a vingt ans pour celles qui sont de son âge, et cinquante pour celles qui en ont autant. Elle se fait à tout, par une complaisance aimable. Elle a le tact le plus sûr dans la société, parle à merveille, remarque tout, n'est la dupe de rien ; un ton excellent, toujours de la grâce et du goût. Elle est fraîche comme une rose, et a les plus beaux cheveux blonds que j'aie vus. Elle est ravissante à cheval, elle danse à merveille. J'ai deviné, à sa mine, sa manière délicate de dessiner et sa jolie petite écriture. Elle a toujours de la délicatesse ou de la finesse dans l'esprit, de même que dans la physionomie.

Elle a bien sa petite perfidie comme une autre, car il n'est pas possible qu'elle soit de bonne foi quand elle dit du bien de tant de femmes, à qui elle nous dit bonnement qu'elle voudrait ressembler. « Mme une telle, lui dit-on, ne me paraît pas fort aimable. — C'est qu'il faut la connaître, répond-elle. — Mme de *** est bien laide. — Sans être désagréable, et elle a beaucoup d'esprit. — Vous

m'avouerez que cette autre femme en a bien peu, et n'a pas de grâce du tout. — Elle a les plus beaux traits du monde ; c'est une beauté. — Celle-ci a bien de la roideur dans la taille. — Ah! mon Dieu, point du tout; c'est moi qui en ai. Voyez quelle disgrâce!... Je voudrais être faite comme elle! »

On se regarde, on la regarde, on rit, et cette timide Héloïse n'en est pas effrayée. Il faut la voir protéger quelque absent. C'est un petit avocat des plus têtus, qui dispute le plus joliment, qui a le plus d'éloquence; et, quand elle est près d'avoir raison et de convaincre, elle reprend son petit air modeste, comme si elle n'avait rien dit.

Héloïse a le bon esprit d'aimer la littérature française et les jardins anglais. Une autre qualité qu'elle a, malheureusement pour moi, c'est d'aimer la campagne et de se plaire à l'orner de son goût délicieux. Dès que je m'en suis aperçu, j'ai parié qu'elle avait une belle âme. J'ai déjà trouvé qu'elle était compatissante et généreuse.

Je parie aussi qu'elle a du caractère, et qu'elle aurait de la force dans l'esprit, à l'occasion. Elle est égale, sans humeur, sans caprice, et aussi aimable le soir que le matin. Mais, dans le fond, comment l'a-t-elle été ? On a été enchanté d'elle toute la journée ; mais si l'on fait une récapitula-

tion, le soir, de ce qui est arrivé, on n'est jamais content d'elle, ni de soi. Elle aura décliné une conversation intéressante par une insignifiante, qu'elle met adroitement à la place d'un petit développement de son cœur. On a eu mille choses à lui dire; elle trouve le moyen d'en empêcher, on ne sait comment. Elle vous échappe au moment où l'on s'y attend le moins.

« Pourquoi donc l'aimez-vous tant? » me dira-t-on. Je n'en sais rien. « Qu'espérez-vous? » Rien. Mais je sens que je lui serai tendrement attaché toute ma vie. Que ce mot me coûte à prononcer et qu'il m'attendrit, lorsque je songe que je la passerai peut-être sans revoir l'être le plus parfait et le plus distingué, et qui réunit le plus de charmes à mes yeux!





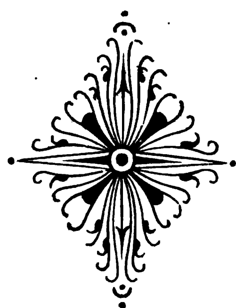
MIGNATURE

Aimez-vous les mignatures? J'en connais une qui est sans prix. Ce sont les plus jolis traits, les plus jolies petites mines, la plus jolie petite taille, les plus jolis petits yeux et les plus jolis petits mouvements du monde. La grâce lui descend du sommet de la tête jusqu'à la plante de ses petits pieds, et parcourt vraisemblablement en chemin tous ses jolis petits appas cachés. Après l'avoir vu marcher, danser, sauter, courir, parler avec feu, s'animer, animer les autres, écoutez-la; vous admirerez alors la grâce de son esprit qui ressemble, trait pour trait, à celle de ses manières. Entendez comme elle s'exprime joliment; et s'il y

a une occasion, après quelque petite histoire ou plaisanterie de bon goût, ou quelque obligeance de sa part dans la conversation, de parler, sentir ou prouver sa sensibilité, ses jolis yeux et toute sa personne l'expriment si bien, qu'on voit que son âme est à l'unisson de sa figure et de son joli ton. Elle pense à tout et à tout le monde. Ceux qui ne peuvent pas lui avoir des obligations, ou concevoir des espérances de lui plaire, malgré la petite envie qu'on dirait qu'elle en a, la quittent toujours contents d'elle et d'eux-mêmes, car elle les fait valoir. Sa vertu n'est pas ce que j'aime le mieux, mais encore voyez ce que c'est. Elle n'est pas fille de la religion ni de la pruderie : la première sentirait la pieuse bégueulerie, et la seconde une vanité sévère; sa vertu n'a jamais fait froncer le sourcil. Elle lui fait faire, au contraire, une petite mine plus agréable peut-être encore que les autres. Sa vertu laisse vivre tout le monde. C'est, je crois, entre nous, l'effet d'un petit calcul de personnalité, dont elle n'est pas capable, d'ailleurs, car son égoïsme est à n'en point avoir. Elle s'est vue gentille, jolie et vive : elle s'est dit : « Je serai souvent attaquée. Pour n'avoir pas la peine de me défendre, je me ferai bien vite une réputation d'insensibilité, qui me rendra plus libre dans la société et n'alarmera pas les femmes qui la com-

posent. » Et puis, comme elle aime à être bien avec tout le monde, elle n'est peut-être pas fâchée de faire dire du bien d'elle-même à Dieu, tout comme à un autre. On dit même que, les dimanches, elle est en coquetterie avec lui. C'est amusant de lui voir prendre le parti de quelque absent, ou des gens de sa connaissance. On la voit, on l'entend partout à la fois. C'est étonnant tout ce qu'elle fait dans un jour! Mais on n'a jamais mieux fait qu'en la faisant.







ALCIPPE

Mon Dieu! que la nature fait bien ce qu'elle fait! Elle a des raisons pour tout. Si elle avait donné quatre pouces de plus, deux yeux hardis et une poitrine plus forte à *Alcippe,* il aurait alarmé tout le monde. Il a, en entrant dans une société, tout ce qu'il faut pour lui plaire. On est content de lui, sans savoir qu'on en sera enchanté. Si une conversation bruyante et générale laisse à Alcippe le moment et la force d'y glisser deux mots, on est étonné de la grâce, ou de la valeur, ou de l'à-propos de ces deux mots. Alcippe ne se presse pas pour recommencer. Il a bien quelques petits succès dans le coin d'une chambre. On entend

quelqu'un dire à un autre : « Savez-vous que je trouve M Alcippe très-aimable? » Un troisième répond : « Il l'est, comme s'il n'était que cela, et comme si peu de mérite l'y obligeait. » Un quatrième ajoute : « Il a du mérite comme s'il n'avait pas d'autre ressource pour réussir dans le monde, où il serait encore très-bien, sans être aussi distingué. »

N'avez-vous pas vu de ces gens qui font un grand feu d'abord, qui étonnent et se font entourer un moment? Eh bien, ces gens-là sont le contraire d'Alcippe. Il a sa marche, son calcul; il arrive sans paresse ni dédain. La délicatesse de sa voix, de sa vue et de ses vues, paraissent servir la délicatesse de son esprit. S'il y a une plaisanterie de bon goût, une définition concise et piquante, des vers à faire ou à dire, un spectacle de société, tous les succès épars d'Alcippe, qui les a eus sans les rechercher, se réunissent et forment un chorus général. Comme il n'avait voulu subjuguer personne, on est conquis sans le savoir. On craint la foudre, les éclairs et les torrents; mais on ne se méfie pas d'un ruisseau qu coule sur une prairie émaillée de fleurs et roule des petits cailloux argentés. Alcippe est tout étonné de son effet, après en avoir eu. Il tire sa lorgnette pour s'en convaincre, et lit, dans les yeux

des autres, ce que les siens et sa modestie ne s'attendaient pas à y trouver. Le goût a donné de a mesure à son esprit, et le jugement à son imagination. Il en a assez pour être exagéré. Il ne tient qu'à lui d'être un sauteur en liberté : mais la connaissance qu'il a des hommes, des affaires et de l'Europe, et même un peu de l'Asie, l'empêche de franchir les bornes, ne croyant pas peut-être y rentrer aussitôt. Comment se fait-il qu'Alcippe convienne à tant de gens qui ne se conviennent pas entre eux? C'est que son moral est parfait, et qu'il est agréable aux uns et utile aux autres. J'ai vu quelques femmes l'aimer à la folie; elles le croient discret, parce qu'il leur parle bas, et le croient tendre parce qu'il les regarde de près. Elles le croient attaché, parce qu'il est paresseux. Elles le croient constant, parce qu'il écrit à merveille. Alcippe ne m'a jamais incommodé qu'une seule fois de sa vie. J'avais encore quelques traits à ajouter pour prendre son *crescendo* dans les succès dont j'ai parlé, et en amitié qu'il inspire. Alcippe entre chez moi : il me dérange, car j'aime encore mieux parler à Alcippe que d'en parler, et je ne puis le quitter que pour lui-même.







HÉLOÏSE

Je suis un peintre minutieux, qui revient donner quelques coups de pinceau pour donner plus de vérité au coloris et prononcer mieux quelques traits.

J'ai parlé de la grâce d'*Héloïse;* mais ce n'est pas celle d'une autre. Héloïse ne ressemble qu'à elle-même. On ne sait de quel pays et de quel siècle elle est. Les grâces françaises sont si connues, si prévues, si égales, que toutes les femmes de ce pays-là se ressemblent, puisqu'elles ont eu le même couvent, le même coiffeur, la même marchande de modes, et le même maître à danser. Les Polonaises quelquefois ont trop de *laisser-aller,* les Anglaises trop peu, et on est

souvent brouillé tout à fait avec les grâces dans les autres pays. C'est toujours de la justesse, du naturel, et du charme, dans le maintien, les mouvements, le visage, et la conversation d'Héloïse. J'ai parlé de sa douceur : elle est bien éloignée de la fadeur, à laquelle elle conduit souvent les autres. Il y a du piquant, du trait, de la gaieté, du plaisant, et rien de vulgaire, dans sa manière de s'exprimer. A la vérité, lorsqu'elle dit quelque chose à remarquer et de parfaitement bien, elle laisse presque tomber sa voix, comme si elle en voulait demander pardon. Je me souviens qu'on peut avoir presque tout ce que je dis dans mon premier portrait, sans être parfaitement aimable, et c'est ce qu'elle est précisément. On ne peut pas l'être davantage. C'est votre sort, malheureuses femmes ! vous êtes obligées à plaire, à plaire et à plaire. Il est extraordinaire d'y réussir à ce point, n'ayant pas, je le répète, le plus petit projet, ni fond de coquetterie.

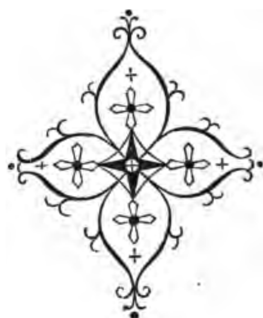
Elle est décente sans pruderie. Elle doit s'être formée elle-même ; on ne donne pas ce qu'elle a. Ce n'est pas sa vertu qui en impose. On n'a pas besoin de la mettre jamais en avant, lorsqu'on est élevée à merveille ; et si elle perce, par hasard, on lui donne des charmes qui la font pardonner.

Quand ses beaux yeux ne la servent pas bien pour regarder quelque chose ou quelqu'un, elle les ferme à moitié, et alors de beaux ils deviennent jolis et amusants à regarder. Qu'une autre l'imite, on fera une mine épouvantable.

Que les grandes beautés frappantes ne viennent pas s'asseoir à côté d'elle, qui n'est que touchante, car elle n'y touche pas. On verra les autres se faire peindre pour un grand salon d'antichambre, et on mettra le portrait d'Héloïse dans un cabinet où il n'y aura que de l'*Albane,* du *Corrége,* du *Titien,* du *Guide* et du *Raphaël.*

Faut-il, après cela, qu'elle quitte sa solitude? Si elle a un petit intérêt pour quelqu'un, et pour ses occupations, elle le perdra. On voudra passion pour passion. Elle sera malheureuse de savoir, ou de rendre malheureux, en ne l'ayant pas. Elle sera excédée d'hommages, tourmentée par des fêtes et la jalousie des autres femmes. Qu'elle se montre partout, tous les ans, pour qu'on sache qu'il y a au monde une créature céleste et un excellent peintre en ma personne.







SENSIBELLE

Sensibelle ne ressemble à personne, et personne ne lui ressemble. On dirait que le Créateur a pris dans ses mains une poignée de tout ce qu'il avait de plus beau, pour parer son âme et sa figure. Il a mis un peu trop d'étoffe à l'une, et le contenant est moins considérable que le contenu. Il aurait eu de quoi en faire six femmes intéressantes et raisonnables, huit maîtresses ardentes, et dix ou douze vives amies. Elle a les plus beaux yeux du monde ; c'est un livre parfaitement relié, où on lit ce qui se passe en elle. Ses manières sont douces, nobles et aimables, et elle a de l'originalité, ou de la naïveté dans l'esprit, qui lui fournit à tout moment les traits les plus imprévus et les plus

fins, sans qu'elle s'en doute. Voilà ce qui s'appelle un charmant édifice : mais, bon Dieu, qu'il est fragile! Un rien décompose sa figure, ternit ses beaux yeux, et étonne son esprit. Le bonheur la rend sublime, et le malheur imaginaire qu'appelle la sensibilité, la met cent piques au-dessous d'elle. Sa raison est la première chose qui s'en va, et puis son tact, et puis sa justice, et puis sa gaieté, et puis sa santé : elle commence par se juger mal, et puis elle juge mal les autres. Elle devrait, dans ce moment-là, n'être point aimable, elle s'avise de l'être dans sa manière de penser tout haut, de rapporter tout à ses prétendues circonstances et de peindre comiquement, sans s'en apercevoir, les choses les plus tragiques dans son existence. Sensibelle n'a qu'à faire des retours sur elle-même pour être contente d'être au monde. Heureuse par la quantité de sentiments qu'on lui porte, elle peut l'être par la qualité de celui qui l'intéresse le plus. Si le Créateur avait voulu doter une autre personne de la même portion de sensibilité, le reste du monde n'en aurait plus, et, ce qui m'accommoderait peut-être assez, un charmant *laisser-aller,* guidé par le plaisir, dégagé de tous les liens, établirait dans la société ce que je déteste dans un gouvernement, la liberté et l'égalité.



CÉLESTAPAARINE

Célestapaarine a un nom aussi long que sa belle et grande personne; c'est pour cela que je ne l'appellerai plus que *Célestine* tout court.

Elle est belle de loin et jolie de près; à mesure qu'on s'approche de sa physionomie, on y découvre quelque chose de si jeune, de si naïf, de si enfant même, qu'elle fait plaisir à examiner; on y découvre aussi quelquefois un air étonné ou distrait, qui est divertissant. Tout cela se succède sans faire tort aux traits spirituels de cette même physionomie, où tout se peint d'une manière agréable, sans qu'elle s'en doute. Elle a ce que j'aime beaucoup et ce qu'ont donné les statuaires

antiques à leurs figures, la tête petite au bout de la sienne, je parie qu'elle a le reste de ce qu'on admire dans les figures pour la beauté et la justesse de leurs proportions. — Célestine a de la négligence dans la manière de se tenir, et de marcher, qui a de la grâce, ainsi que sa paresse à parler et son joli rire de souvenir, qui vient toujours un demi-quart d'heure après coup. Je n'en connais pas de plus drôle et de plus communicatif. Il a de petits éclats à petites reprises, qui lui vont à merveille; j'aime la coupe de son visage et un joli nez presque en l'air, sans être retroussé.

Célestine qui a fait, il y a quelque temps, un signe de croix en entrant dans une assemblée, prendra l'un de ces jours le curé de sa paroisse sur l'autel pour faire deux ou trois tours de *walze* avec lui; elle dira au lieu de bonjour : « Je bois à votre santé », et il n'y a pas de raison pour qu'à la Cour, si elle y va, elle ne tire son crayon de sa poche et du papier pour dessiner un paysage.

Son esprit se promène ainsi sur plusieurs idées, qui lui arrivent en abondance et en font souvent une réfléchisseuse. Mais son cœur ne se promène pas. Je ne parle point d'une couple de personnes auxquelles son devoir l'attache plus ou moins,

mais je le regarde fixé sur un père fort aimable et une tante qui est son idole, sa divinité et son temple; elle absorbe presque toutes ses facultés aimantes et fera du tort à quelque être qui pourra lui convenir. Elle aurait dans ce sentiment, si elle s'y livrait d'ailleurs, tout ce qu'il faut de confiance, de vérité et d'abandon pour en faire le charme, et elle a tous les symboles de la possibilité d'avoir ce sentiment. Elle aime la campagne, la nature, la lecture, et elle a sûrement une belle âme. Rien ne mène à la sensibilité comme le goût pour la nature et le plaisir à l'observer. Après avoir arrêté ses yeux sur un beau site, après avoir serpenté ses regards avec un ruisseau, les avoir ondulés avec quelques vallons ombragés d'arbres en fleurs, et les avoir fixés sur quelques prairies, on se sent atteint d'une mélancolie douce, qui n'est qu'à un pas du don de son cœur, si par hasard on trouve quelqu'un qui le mérite. Mais que le ciel préserve Majestine de dire à Céleste : « Frappez, percez d'un poignard l'auteur de votre portrait, » je tomberais sous les coups de ce *Séide* dirigés par *Mahomet.* Heureusement Majestine est telle que je l'ai peinte; à cela près, Célestine a une grande indifférence sur presque tout, s'amuse ou ne s'amuse point, s'occupe, pense, ou n'est qu'une grande

paresseuse. Son nom la prononce digne du ciel plus que de la terre, et à plus forte raison des souterrains dont elle est la reine. Elle ressemble plus à une sylphide qu'à une gnomide ; heureux celui qui la rendrait une salamandre par le feu d'une passion, qu'elle est faite pour inspirer !





ZULIME

Pourquoi la malignité se plaît-elle toujours à chercher dans un portrait le vice ou le ridicule? Pourquoi un lecteur n'est-il pas comme un amateur de tableaux qui admire dans une galerie le portrait d'une belle femme, quand il est ressemblant? Ne lisez donc pas celui de *Zulime,* car je n'ai que du bien à dire d'elle, depuis quinze ans que je la connais. Sa figure et son âme ne sont point changées. Il n'y a que son esprit qui a pris encore plus de connaissances et d'agréments. Si elle les avait dû troquer contre la naïveté de ses autres quinze ans, elle y aurait perdu. Mais elle l'a conservée. Elle est sérieuse et enfant tour à tour; elle arrive avec

un air réservé et réfléchi, et un rien la fait rire une demi-heure à trois ou quatre reprises, entremêlées de l'air sérieux qu'elle reprend, et qui part encore, à la suite de quelque souvenir qui lui revient.

Elle est grande, belle, bien faite, compatissante, noble, bienfaisante, généreuse, aimable, sûre et sensible. Elle a les plus beaux yeux, le plus beau teint, les plus belles dents et les plus beaux cheveux du monde.

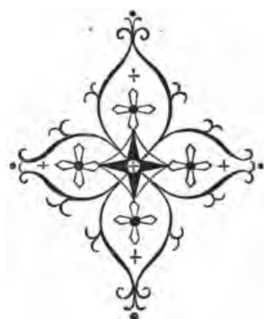
Puisque le lecteur malin cherche des défauts, en voici, moquez-vous de Zulime. Elle est si timide dans la société, qu'on pourrait calculer son degré d'amabilité pour le nombre des personnes qui la composent. Son plus mal est de n'y être qu'un peu froide et son mieux est d'y être charmante, si on ne la voit que seule, ou avec trois ou quatre personnes. Moquez-vous de sa modestie. Zulime, que je ne vois presque jamais, ne croit pas que je pense à elle, et n'aura pas l'esprit de se reconnaître dans ce portrait; surtout si, pour la dépayser davantage, j'ajoute la vérité, que Zulime est une perfection.

Elle a toujours l'air de dire : que ne suis-je belle comme cette femme, aimable comme cette autre, aimée comme celle-ci, admirée comme celle-là ! Vous ne savez ce que vous dites,

Zulime. Prenez-y garde, Zulime : en ne vous rendant pas justice, vous la refusez à ceux qui vous la rendent. Entrez dans un salon en rougissant tant que vous voudrez : gardez tout ce qu'il vous plaira, votre petit air silencieux, on aura plus de temps pour observer votre grâce simple et intéressante, et puis, soyez sûre de vos succès. Si vous dédaignez les hommages, Zulime, on vous aimera malgré vous, et malgré soi, et malgré vos trente ans, qui vous servent de prétexte pour ne pas vous croire pouvoir même être adorée. Je vous plains, Zulime ! quelques personnes connaissent votre grand, franc et ferme caractère ; car vous seriez un fort joli et honnête garçon. On sait que vous êtes tout au moins sensible à l'amitié. On croit que vous seriez mieux encore, si vous trouviez un être tel que vous.

Enfin, Zulime, regardez autour de vous, et voyez si une autre femme vous vaut ; et s'il y a un peintre qui soit aussi bon et aussi vrai que moi.







ERGASTE

Que je suis aise de vous trouver enfin! me dit *Ergaste* en m'abordant. J'ai mille questions à vous faire sur vous, votre famille, à laquelle vous savez que je m'intéresse, et deux ou trois conseils à vous demander. Depuis que je ne vous ai vu, voici ce qui m'est arrivé : j'ai quitté le service. J'ai un emploi public dans ma province. J'ai perdu ma femme, mais j'ai gagné un procès. On veut m'en faire un autre, mais mon avis est de m'accommoder. J'ai fait une connaissance charmante; c'est une fille parfaitement bien élevée, et qui a du bien, que je compte épouser. Je vois que vous êtes mon ami, ajoute Ergaste, puisque

vous me le conseillez. Je suis charmé de savoir tout ce que vous avez fait depuis que nous ne nous sommes vus, et, après avoir eu le plaisir de causer une heure avec vous, je m'en vais en faire autant avec monsieur un tel, qui, sûrement, de même que vous, aura bien des choses à me dire.





FORLIS

Forlis a de l'esprit quand il parle, et il n'en a pas quand il regarde ou qu'il écoute. Il ne remarque rien dans la société, et y est si excellent qu'on ne le soupçonne jamais de mauvaise intention : mais il y fait le diable sans s'en douter, et avec un air riant et de bonne foi, comptant faire plaisir à tout le monde, s'approche pour faire une bonne plaisanterie, à ce qu'il assure d'avance. « Pourquoi, dit-il à un mari, souffrez-vous que votre femme parle toujours à ce Monsieur? Et vous, Monsieur, que dites-vous toujours à cette dame? »

« Ah! Mademoiselle, dit-il à une autre, j'ai surpris vos regards d'intelligence; est-ce pour le

mariage? Je vais le demander à votre maman. Madame, empêchez donc votre fille d'être si coquette. »

« Vous avez l'air d'un fripon, dit-il, en riant, à un homme qui passe pour l'être : vous avez une singulière manière de jouer. »

« Mais êtes-vous sourd? dit-il à quelqu'un qui l'est; comment êtes-vous assez distrait pour me faire sans cesse répéter? »

« Mon Dieu! que je déteste une femme qui a eu deux amants! dit-il, à une qui en a eu trente.

— Est-ce pour l'embarrasser que vous venez de lui dire cela, Forlis?

— Mon Dieu, non; est-elle donc dans ce cas-là? Il fallait m'avertir. Ai-je peut-être aussi rencontré avec les autres, à qui je viens de faire toutes ces plaisanteries?

— Vous n'en avez pas manqué un : vous avez le tact le plus juste pour n'en pas avoir.

— Je vous remercie. Je m'en vais demander à cet officier des nouvelles de la bataille de *Collin*.

— Point! il s'est sauvé.

— Au moins à cet évêque des nouvelles de son diocèse.

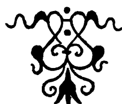
— Point! il y est accusé d'un goût extrêmement baroque, et ne peut y retourner. »

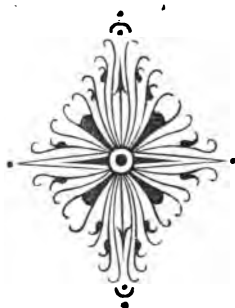
Forlis n'y tient pas :

« Vous avez là, Monseigneur, le plus joli petit abbé que j'aie vu de la vie; il a l'air d'une fille. »

« En vérité, dit-il à une dame qui entre, si votre mari n'était pas à l'armée, je vous croirais grosse! Mais, vous avez raison; on s'habille à présent comme cela : on a du ventre, et cela va bien. »

« Pour le coup vous voyez que je me corrige. Je prends garde à chacune de mes paroles. Je vous suis bien obligé et je recommencerai demain. »







CHARLES DE LORRAINE

Je voudrais savoir combien il faudrait d'hommes pour en faire un parfait. Une des plus belles âmes que j'aie connues et que je prendrais pour cet objet, une âme qui riait au bien, vive, douce, gaie, sensible et prompte, était, par exemple, celle du prince *Charles de Lorraine;* frère de notre bon Empereur François, qui était bien près de la perfection. La franchise de cette âme était peinte sur le front du prince, et la gaieté obligeante et communicative dans un sourire, qui n'a pas même été dérangé par les ans, ni par la petite vérole, ni par la guerre, qui avaient emporté sa beauté. Ce premier sourire était toujours près d'être remplacé par un

rire de si bonne foi, que celui des autres en partait de même, et il ne lui fallait qu'un rien pour cela. C'étaient des éclats si bruyants drôlement, ou si étouffés comiquement, que le public, qu'il troublait toujours à la comédie par là, l'admirait d'abord en souriant, et puis finissait par en faire autant. Il ne tenait pas à un geste d'Arlequin ni à une mine de Crispin. C'était toujours comme s'il n'en avait jamais vu. C'est l'homme le plus franchement gai que j'aie vu de la vie. On ne pouvait pas le voir une fois, sans l'aimer toute sa vie, et il était plaisant surtout, lorsque, pour un moment de représentation ou de présentation, il était interrompu dans une polissonnerie, une attrape ou une enfance, dont il avait la pureté et les plaisirs. Sa gaieté suspendue était concentrée, et la dignité, la douce majesté de sa figure et de son rang, arrivaient avec l'obligeance de mine et de parole.

Je parle de son âme peinte par là, comme d'une étude; comme on parle d'une jambe d'Apollon du Belvédère : avec cette différence que je ne la propose pas à imiter, parce qu'on ne peut pas apprendre ce qui est naturel. Mais c'est pour donner aussi l'idole du Beau. Il est clair, puisqu'il n'y a jamais eu dans cette âme la moindre ombre de malice, que la suite en était la générosité, un

aimable désordre de finances, l'indulgence et la bonté que sa grâce dans les manières, et l'amabilité de son esprit amusant, et si aisément amusable, savaient encore embellir. Donc, sa figure et son âme peuvent entrer dans le portrait idéal de la perfection que je désire..

Je reviens même à lui pour la valeur et quelques qualités militaires. Mais pour les autres que j'appelle plutôt talents militaires, le vaste, la fermeté, les connaissances, l'art de se faire craindre et obéir, et ce que je trouve plutôt dans un autre genre d'esprit, c'est celui de Frédéric, que je voudrais lui attacher, d'autant plus que je suis bien aise d'y coudre son amour ponr les lettres et la philosophie théorique et pratique.

Pour les vertus, l'amour de son devoir, joint à la fermeté dans le plus grand feu, la stricte honnêteté et la logique, je veux qu'on joigne aux deux autres le prince d'Anhalt, tué il y a six ans par les Suédois, et héros pour l'histoire. Ensuite, en voici un pour le roman; c'est-à-dire qu'avec le même courage qui le rend amoureux des coups de fusil, ses manières chevaleresques y jetaient de l'éclat. Il tient du Maure et du Sarrasin dans leur beau temps. Il a de la galanterie et de la magnificence. Il est poëte à la guerre et dans la société, sans faire de vers que dans sa langue

lusitanienne. Alors c'est un Camoëns : mais il est Camoëns dans ce qu'il dit et dans ce qu'il fait. C'est le duc de Bragance.

Ce n'est pas que ces quatre personnes n'aient des qualités l'une de l'autre. Mais celles que j'ai remarquées dans chacune, sont celles qu'ils ont portées au plus haut degré, et c'est en les réunissant toutes dans le même individu, que je prétends que, de même que la Vénus de Médicis a été composée de vingt genres de beautés de vingt femmes différentes, je réussirais au tableau parfait de la perfection, par ces traits détachés de quatre portraits aussi distingués.





CATHERINE LE GRAND

CATHERINE LE GRAND (j'espère que l'Europe confirmera ce nom que je lui ai donné), CATHERINE LE GRAND « n'est plus! » Ces deux mots sont affreux à prononcer. Je n'aurais pas pu hier les écrire, mais je ne me gênerai plus, pour donner d'Elle l'idée qu'on doit en avoir.

Cette esquisse de ses traits, ou plutôt tous ces traits de peu d'importance, n'ont point de prétention au titre d'anecdotes, et ne sont rapportées ici que pour qu'on se forme d'elle un portrait à peu près ressemblant, et c'est ce qui me vient dans la tête dans ce moment-ci, pour occuper mon cœur encore affecté de ce terrible événement.

Sa figure est connue en peinture et en relation, et presque toujours bien rendue.

Elle était encore bien il y a seize ans. On voyait qu'elle avait été belle plutôt que jolie : la majesté de son front était tempérée par des yeux et un sourire agréables, mais ce front disait tout. Sans être un Lavater, on y lisait, comme dans un livre, génie, justice, justesse, courage, profondeur, égalité, douceur, calme et fermeté ; la largeur de ce front annonçait les cases de la mémoire et de l'imagination, on voyait qu'il y avait place pour tout. Son menton, un peu pointu, n'était pas absolument avancé ; mais il était loin de se retirer et avait de la noblesse. Son ovale n'était pas bien dessiné moyennant cela, mais devait plaire infiniment, car la franchise et la gaieté habitaient ses lèvres. Elle doit avoir eu de la fraîcheur, et une belle gorge : celle-ci ne lui était arrivée cependant qu'aux dépens de sa taille, qui avait été mince à rompre : mais on engraisse beaucoup en Russie. Elle était propre : et si elle n'avait pas tant fait tirer ses cheveux, qui auraient dû, tombant un peu plus bas, accompagner son visage, elle aurait été bien mieux.

On ne s'apercevait pas qu'elle était petite ; elle m'a dit, lentement, qu'elle avait été extrêmement vive, chose dont on ne pouvait pas se faire d'idée.

Ses trois révérences d'homme, à la russe, se faisaient toujours de même, en entrant dans un salon, une à droite, une à gauche, et l'autre au milieu. Tout était chez elle mesuré et méthodique. Elle avait l'art d'écouter, et tant d'habitude de présence d'esprit, qu'elle avait l'air d'entendre, quand même elle pensait à autre chose. Elle ne parlait pas pour parler, et faisait valoir ceux qui lui parlaient. L'Impératrice Marie-Thérèse avait pourtant bien plus de magie et de séduction. Elle contentait et entraînait davantage à la première vue, étant entraînée elle-même par le désir de plaire à tout le monde en général, et par sa grâce qui lui en fournissait des moyens moins étudiés.

Notre Impératrice enlevait. Celle de Russie laissait augmenter l'impression bien moins forte qu'elle faisait.

Celle-ci lui ressemblait en ce que l'univers écroulé les eût trouvées *impavidas ferient ruinæ;* rien au monde ne les eût fait céder. Leurs grandes âmes étaient cuirassées contre les revers : l'enthousiasme courait devant l'une, et marchait après l'autre.

Si le sexe de Catherine le Grand lui eût permis l'activité d'un homme qui peut tout voir par lui-même, se porter partout, entrer dans tous les détails, il n'y aurait pas eu un seul abus dans son

empire. A la partie près de ces détails, elle fut sans doute plus grande que Pierre Ier et n'eût jamais fait sa honteuse capitulation du Pruth. « Anne et Elisabeth », au contraire, eussent été des hommes médiocres; et comme femmes, leur règne ne fut pas sans gloire. Catherine II joignit les qualités qu'elle leur trouva à toutes celles qui l'ont rendue, plutôt créatrice qu'autocratice de son empire. Elle fut aisément plus grande politique que ces deux impératrices, ne risqua jamais rien comme Pierre le Grand, et, victorieuse ou pacificatrice, n'eut jamais un seul revers.

L'Impératrice avait tout le bon, c'est-à-dire tout le grand de Louis XIV. Sa magnificence, ses fêtes, ses pensions, ses achats, son faste, lui ressemblaient. Elle tenait mieux sa cour, parce qu'elle n'avait rien de théâtral ni d'exagéré. Mais le mélange militaire ou asiatique, que présentait le riche costume de plus de trente nations différentes, était imposant. A meilleur marché, Louis se croyait *nec pluribus impar,* et Alexandre, fils de Jupiter Ammon. Ses paroles étaient sans doute d'un grand prix; mais elle n'avait pas l'air d'y en mettre. Ce n'était point l'adoration extérieure, qu'elle exigeait. On tremblait à la vue de Louis XIV; on était rassuré à celle de Catherine II. Louis était ivre de sa gloire; Catherine la cherchait, et l'étendait

sans en perdre la tête. Il y avait de quoi, au milieu de la féerie continuelle de notre voyage triomphal et romanesque de la Tauride, des surprises, des escadres, des escadrons, des illuminations à dix lieues à la ronde, des palais enchantés, des jardins créés par elle dans une nuit ; au milieu des succès, des hommages, voyant à ses pieds des hospodars de Valachie, des rois détrônés du Caucase, et des familles de princes persécutés qui venaient lui demander du secours ou un asile. Au lieu d'avoir la tête tournée de tout cela, elle me dit, en visitant le champ de bataille de Pultawa : « Voilà donc à quoi tiennent les empires ! un jour en décide. Sans cette faute que vous me faites remarquer, messieurs, que firent les Suédois, nous ne serions pas ici. »

Sa Majesté Impériale parlait du rôle qu'on doit jouer dans le monde, mais savait que c'est un rôle. Tel autre, et dans telle classe qu'elle ait été obligée d'en jouer un, elle s'en fût aussi bien acquittée, par son profond jugement. Mais le rôle d'Impératrice allait le mieux à son visage, à sa démarche, à l'élévation de son âme et à l'immensité de son génie, aussi vaste que son empire. Elle se connaissait, et connaissait le mérite. Il y avait du bonheur ou de la faveur dans les choix de Louis. Catherine faisait les siens à tête reposée, et met-

tait chaque homme dans sa case. Elle me disait un jour : « Je ris souvent toute seule, voyant les alarmes d'un général ou d'un ministre, quand je traite bien ses ennemis. Ils ne sont pas les miens pour cela, dis-je en moi-même. Je les emploie, parce qu'ils ont du talent ; et je me moque de ceux qui s'imaginent que je ne me servirai plus des gens qu'ils n'aiment pas. »

Elle balançait même souvent le crédit des uns par celui des autres, qui, moyennant cela, redoublaient de zèle et s'observaient davantage. C'est d'après tous ces moyens de se servir, et de n'être menée par personne, que je lui écrivis une fois : « On parle tant du cabinet de Pétersbourg. Je n'en connais pas un plus petit, car il n'a que quelques pouces de dimension. Il s'étend depuis une tempe à l'autre, et de la racine du nez à celle des cheveux. »

L'Impératrice, en quittant un des gouvernements qu'elle avait visités, faisait encore, en montant en voiture, des compliments, des remercîments et des présents. Je lui dis : « Votre Majesté paraît bien contente de tous ces gens-ci. — Point du tout, me répondit-elle. Mais je loue tout haut, et je gronde tout bas. »

Elle n'a jamais dit que des mots bons, et j'en pourrais citer mille, mais jamais de bons mots :

« N'est-ce pas, me dit-elle une fois, que vous n'en avez jamais entendu de moi? Vous ne vous attendiez pas à me trouver si bête? » Je lui répondis, qu'à la vérité, j'avais cru devoir toujours avoir l'esprit sous les armes avec elle, qu'elle se permettait tout et qu'elle était un vrai feu d'artifice ; et que j'aimais mieux sa conversation négligée, qui ne devenait sublime que lorsqu'il s'agissait de beaux traits d'histoire, de sensibilité, de grandeur ou d'administration.

« Quelle figure me supposiez-vous? — Grande, roide, des yeux comme des étoiles, et un grand panier. « Cela l'amusait, quand elle s'en souvenait, et elle me le reprochait souvent. « Je croyais, ajoutais-je, qu'il n'y avait jamais qu'à admirer. Et l'admiration est bien ennuyeuse. » C'est ce contraste de simplicité dans ce qu'elle disait dans la societé, avec les grandes choses qu'elle faisait, qui la rendait piquante. Elle riait d'une pauvreté, d'une citation, d'une bêtise, et s'amusait d'un rien. Elle prenait goût à la plus petite plaisanterie, et s'en servait le plus drôlement du monde. Je lui avais raconté que, pour me débarrasser d'un reproche que me faisait une dame de Pétersbourg, de ce que je ne parlais pas assez, et de ce que j'avais l'air ennuyé chez elle, je lui avais répondu que je venais d'apprendre qu'une tante, qui m'avait élevé,

était à la mort ; et lorsque l'Impératrice s'ennuyait, les grands jours de représentations, elle me disait quelquefois : « Je suis au moment de perdre mon oncle. » J'entendais dire derrière moi : « Nous allons avoir un deuil. » On cherchait cet oncle dans l'almanach, et on ne l'y trouvait pas.

« N'est-ce pas, me dit-elle un jour, que je n'aurais pas assez d'esprit pour Paris? Je suis persuadée que si j'avais été comme les femmes de mon pays qui y vont, en voyageant, on ne m'y aurait jamais donné à souper. » Elle me disait quelquefois : « Votre imperturbable », en parlant d'elle, parce qu'une fois que nous parlions des qualités de l'âme, je lui disais que c'était la sienne. Ce mot qu'elle était un quart d'heure à prononcer exprès, en redoublant sa lenteur majestueuse et sonore, l'amusait : et surtout quand, pour l'allonger encore, elle disait : « J'ai donc de l'impartialité. »

« Que voulez-vous, disait-elle, Mlle Gardel ne m'en a pas appris davantage. C'était une de ces vieilles gouvernantes françaises réfugiées. Elle m'en avait assez appris pour me marier dans mon voisinage. Mlle Gardel et moi, nous ne nous attendions pas à tout ceci. » C'est ainsi qu'il y avait dans une de ses lettres à moi, pendant un combat naval de la dernière guerre de Suède : « C'est au bruit du canon qui fait trembler les vitres de ma résidence

que votre imperturbable vous a écrit. » Je n'ai rien vu de plus prompt, et de mieux fait que ses dispositions pour cette guerre imprévue, écrites de sa main, qu'elle envoya au prince Potemkin, pendant notre siége d'Oczakow. Il y avait au bas : « Ai-je bien fait, mon maître? »

L'Impératrice s'accusait toujours d'ignorance; et un jour qu'elle me poussait là-dessus, et que je lui avais prouvé qu'elle savait par cœur : Périclès, Lycurgue, Solon, Montesquieu, Locke, et les beaux temps sérieux d'Athènes, de Sparte, de Rome, de la moderne Italie, de la France, et l'histoire de tous les pays, je lui dis : « Puisque Votre Majesté le veut, je dirai d'elle ce que le laquais du père Griffet me disait de lui, en se plaignant à moi de ce qu'il ne savait jamais où il mettait sa tabatière, sa plume, ou son mouchoir. « Croyez-moi, cet « homme n'est pas tel que vous le supposez; hors « la science, il ne sait rien. »

L'Impératrice se servait de cette prétention à l'ignorance pour se moquer des médecins, des académies, des demi-savants et des faux connaisseurs. Je convenais avec elle qu'elle n'avait pas de connaissance en peinture, ni en musique; je lui prouvai même un jour, plus qu'elle ne voulait, que son goût en bâtiment était médiocre. « Avouez, me dit-elle, en me montrant son nouveau palais de

Moscou, que voilà une magnifique enfilade. — C'est, lui répondis-je, la beauté d'un hôpital : les portes sont trop hautes pour chaque appartement, et sont, malgré cela, nécessairement trop petites pour une suite aussi longue de chambres qui, de même qu'à votre Hermitage, se ressemblent toutes. »

Malgré quelques défauts d'architecture, et à son goût près pour onze maisons gothiques que je lui connais, ses édifices publics et particuliers rendent Pétersbourg la plus belle ville du monde. Ses goûts lui tenaient lieu du goût que je lui refuse, de peur de la trouver sans cesse admirable. Elle n'en a pas moins ramassé, dans sa résidence, des chefs-d'œuvre de tous les genres. Elle se vantait de se connaître en médailles. Mais je n'en réponds pas.

Lorsque son oreille antimusicale s'opposait à ses progrès dans le mécanisme des vers, qu'au moins le comte de Ségur et moi nous voulions lui apprendre, dans sa galère sur le Borysthène, elle nous dit : « Vous voyez bien, messieurs, que vous ne me louez qu'en gros, mais qu'en détail, vous me trouvez une ignorante. » Je lui dis, qu'au moins elle devait convenir d'une science. — « Et quelle est-elle ? — Celle des à-propos. — Voilà, par exemple, ce que je ne comprends pas — Votre Majesté n'a jamais rien dit, fait dire, changé, ordonné, commencé, et fini qu'à point nommé. —

Peut-être, dit-elle, que tout cela a bon air. Mais qu'on examine à fond : c'est au prince Orlow que je dois l'éclat d'une partie de mon règne, car c'est lui qui m'a conseillé d'envoyer ma flotte dans l'Archipel. C'est au prince Potemkin que je dois la Tauride et l'expulsion de toutes les sortes de Tartares qui menaçaient toujours l'empire. Tout ce qu'on peut dire, c'est que j'ai élevé ces messieurs. C'est au maréchal Romanzow que je dois mes victoires. Voilà ce que je lui ai dit : Monsieur le maréchal, on va se donner des coups, il vaut mieux en donner qu'en recevoir. C'est à Michelson que je dois la prise de Pugatschew, qui a manqué de venir à Moscou, et peut-être plus loin. Croyez-moi, je n'ai que du bonheur : et si l'on est un peu content de moi, c'est que j'ai un peu de fermeté et d'égalité dans mes principes. Je donne beaucoup d'autorité à ceux que j'emploie. Si on s'en sert quelquefois, dans mes gouvernements voisins des Persans, des Turcs et des Chinois, pour faire du mal, tant pis. Je cherche à le savoir.

« Je sais bien qu'on y dit : Dieu et l'Impératrice nous puniraient ; mais l'un est bien haut, et l'autre est bien loin. Mais voilà les hommes, et je ne suis qu'une femme. » Elle m'a dit aussi : « On m'accommode bien mal, je parie, dans votre Europe, à vous autres. On dit toujours que je

vais faire banqueroute; que je fais tant de dépenses. Eh bien, mon petit ménage va toujours son train. » Elle aimait cette expression, car quand on lui faisait l'éloge de l'ordre, et des heures qu'elle mettait à son travail, elle répondait souvent : « Il faut bien arranger son petit ménage. »

Ce mot : « d'avoir élevé ces messieurs, » me rappelle ceux que le délassement ou le partage de ses travaux a quelquefois appelés à la plus intime confiance, et placés par la sensibilité dans son palais. La force de son esprit se montrait dans ce qu'on appelle improprement la faiblesse du cœur. On n'a jamais eu ni pouvoir ni crédit ; mais quand on avait été formé par Sa Majesté Impériale elle-même aux affaires, après y avoir été essayé par la communication de celles sur lesquelles elle voulait bien s'ouvrir, on lui était utile. Ce choix, toujours honorable de part et d'autre, était le droit de dire et d'entendre la vérité. Ainsi j'ai vu le comte Momonow, qui professait parfaitement cette vertu, toujours prêt à lui sacrifier sa faveur : ainsi je l'ai vu contredire, défendre, protéger, recommander, insister, résister. Ainsi j'ai vu qu'on lui en savait bon gré et qu'on admirait sa fidélité à l'amitié, sa loyauté, et son désir continuel de faire le bien, et du bien. Elle me disait : « Ma prétendue prodigalité est une économie ; tout cela reste dans le

pays, et me revient un jour. J'ai bien quelques petites ressources encore : mais puisque vous m'avez dit que vous vendriez, joueriez, ou perdriez les diamants que je vous donnerais, en voilà seulement pour cent roubles autour de mon portrait en bague. »

Elle a eu tous les genres de donner, outre celui de l'espèce de profusion, dont je viens de parler, qu'elle avait comme grand et puissant souverain. Elle donnait par générosité, comme une belle âme par bienfaisance, comme une bonne âme, par compassion, comme femme, et par récompense, comme homme qui veut être bien servi. Je ne sais si c'est de l'esprit qu'elle y mettait, ou seulement le style de son âme : mais elle donnait à tout une singulière tournure. Par exemple, elle écrivit au comte Suwarow : « Vous savez que je n'avance personne hors de son tour. Je suis incapable de faire tort à un plus ancien ; mais c'est vous qui venez de vous faire maréchal vous-même, par la conquête de la Pologne. »

Elle portait toujours en voyage le portrait de Pierre Ier sur sa tabatière, et elle me disait : « C'est pour que je me demande à moi-même, à chaque instant de la journée : Qu'ordonnerait-il, que défendrait-il, que ferait-il, s'il était à ma place ? » Elle m'a assuré qu'une des choses qui lui faisait

aimer Joseph II, outre l'agrément qu'il mettait dans la société tous les jours avec nous, c'était sa ressemblance avec Pierre Ier, pour l'activité et le désir de s'instruire et d'instruire, et son dévouement à l'État. « Il a l'esprit sérieux, me disait-elle, et pourtant agréable. Il est toujours occupé de choses utiles, et sa tête travaille toujours. Malheur aux gens injustes qui n'ont pas senti tout ce qu'il valait! »

L'Impératrice était fort aimée de son clergé, dont elle avait pourtant diminué et borné les richesses et l'autorité. Lorsque Pugatschew, à la tête de ses brigands parcourant les campagnes, entrait le sabre nu dans les églises pour faire prier pour lui, un curé, à son approche, prit le saint Sacrement, et alla à sa rencontre : « Augmente tes crimes, scélérat, lui dit-il, en me massacrant, portant Notre-Seigneur Jésus-Christ dans mes bras. Coupe-moi la tête, si tu oses. Je viens de prier pour notre grande Impératrice. »

On ne pouvait jamais dire du mal de Pierre Ier ni de Louis XIV devant l'Impératrice, ni la plus petite chose sur la religion ou les mœurs. A peine pouvait-on se permettre quelque chose d'un peu hasardé, mais extrêmement gazé, dont elle riait tout bas. Elle ne se permettait jamais une légèreté, ni dans ce genre-là, ni sur personne; et

c'était en présence de celui que la plaisanterie concernait qu'elle en risquait quelquefois une bien douce qui finissait par lui faire plaisir à lui-même.

J'eus bien de la peine, un jour, à me faire pardonner une remarque aux dépens de Louis XIV, en me promenant avec l'impératrice à Czarsko-selo. « Au moins, lui ai-je dit, Votre Majesté conviendra qu'il fallait toujours à ce grand roi une allée droite de cent vingt pieds de large, à côté d'un canal qui en avait autant, pour s'y promener ; il ne savait pas, comme vous, ce que c'est qu'un sentier, un ruisseau et une prairie. »

J'ai eu occasion de remarquer son courage. Avant d'entrer dans Barczisarai, douze chevaux trop faibles pour soutenir notre grande voiture à six places, nous emportèrent à une descente, ou plutôt furent emportés eux-mêmes J'aurais eu bien plus peur, si je n'avais pas voulu voir si l'Impératrice en avait. Elle était calme comme au déjeuner que nous venions de quitter.

Elle était difficile pour ses lectures. Elle ne voulait rien de triste, ni de trop délicat, en quintessence d'esprit et de sentiment. Elle aimait les romans de Le Sage, Molière et Corneille. « Racine n'est pas mon homme, disait-elle, excepté dans *Mithridate*. » Rabelais et Scarron l'avaient

fait rire autrefois : mais elle ne s'en souvenait plus. Elle n'avait que peu de mémoire pour tout ce qui était frivole ou de peu d'intérêt, et n'avait jamais rien oublié d'intéressant. Elle aimait : Plutarque, Amyot, Tacite, Amelot de-la Houssaye et Montaigne : « Je suis une Gauloise du Nord, me disait-elle, je n'entends que le vieux français. Je n'entends pas le nouveau. J'ai voulu tirer parti de vos messieurs les gens d'esprit en *istes,* je les ai essayés. J'en ai fait venir. Je leur ai quelquefois écrit. Ils m'ont ennuyée et ne m'ont pas entendue [1]. Il n'y avait que mon bon protecteur Voltaire. Savez-vous que c'est lui qui m'a mise à la mode ? il m'a bien récompensée du goût que j'ai pris toute ma vie à le lire et il m'a appris bien des choses en m'amusant. » L'Impératrice n'aimait ni ne connaissait la littérature moderne, et avait plus de logique que de rhétorique. Ses ouvrages frivoles, comme ses Comédies, par exemple, avaient un but moral, comme la Critique des voyageurs, des gens à la mode, des modes, des

1. Un seul homme appelé par Sa Majesté Impériale depuis ce temps-là, lui a convenu pour les idées en gouvernement et en littérature, et a été honoré de sa confiance et de sa correspondance jusqu'à sa mort. — Je souhaite qu'il continue l'*Histoire de Russie* qu'il a commencée, sur laquelle l'Impératrice lui a souvent écrit de sa main, pour lui donner des éclaircissements.

sectes, et surtout des Martinistes, qu'elle croyait dangereux. Toutes les lettres que j'ai d'elle sont remplies de grandes idées, fortes, prodigieusement lumineuses, critiques, quelquefois avec du trait, surtout lorsque quelque chose en Europe l'indignait; et puis de la gaieté et de la bonhomie. Il y a dans son style plus de clarté que de légèreté. Ses ouvrages sérieux sont profonds. Son *Histoire de Russie* vaut, à mon avis, les *Tablettes chronologiques* du président Hénault. Mais les petites nuances, le charme des détails, le coloris n'était pas son fort. Frédéric II n'avait pas de coloris non plus ; mais il avait quelquefois le reste, et était plus homme de lettres que Catherine. Elle me disait quelquefois : « Vous avez envie de vous moquer de moi. Qu'ai-je donc dit? — Un vieux mot français qui ne l'est plus, ou bien un autre mal prononcé. Votre Majesté dit « baschante », au lieu de « bacchante », par exemple. » Elle me promettait de se corriger, et puis me faisait encore rire à ses dépens, comme lorsqu'avec grâce, et en en accordant une à quelqu'un, elle faisait un coup de trois au billard, qui me faisait gagner une douzaine de roubles.

Sa plus grande dissimulation était de ne pas dire tout ce qu'elle pensait et ce qu'elle savait :

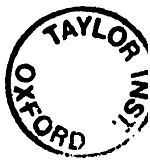
mais jamais rien de louche, ni d'insidieux, n'est sorti de sa bouche. Elle était trop fière pour tromper : et quand elle se trompait elle-même, pour s'en tirer, elle s'en remettait à son bonheur, et à sa supériorité sur les événements qu'elle aimait à dompter. Quelques idées cependant sur les revers de la fin du règne de Louis XIV se présentaient, mais passaient comme des nuages. Je suis le seul qui ait vu qu'un quart d'heure seulement la dernière déclaration de guerre des Turcs lui fit penser modestement que rien n'était sûr dans le monde, et la gloire et les succès incertains. Elle sortit de son appartement, avec l'air serein, comme avant son courrier, et la confiance qu'elle inspira d'abord à tout l'Empire.

J'avais fait son procès de son vivant, comme on faisait aux rois d'Égypte après leur mort : me faisant jour au travers du voile de l'ignorance et de la malice qui couvre souvent l'histoire.

J'aurais perdu le charme de sa société, ou plutôt je ne m'y serais pas livré. Ses traits d'humanité étaient journaliers. Un jour, elle me dit : « Pour n'avoir pas voulu faire lever trop matin mes gens, parce qu'il fait bien froid, j'ai allumé mon feu moi-même. Un petit ramoneur, qui croyait que je ne me lèverais qu'à cinq heures et demie, était dans ma cheminée. Il a crié comme un dé-

mon. J'ai éteint bien vite mon feu et lui ai demandé pardon. »

On sait qu'elle n'a presque jamais envoyé en Sibérie, où d'ailleurs on était fort bien traité; elle n'a jamais ordonné la mort de personne. L'Impératrice sollicitait souvent les juges contre les jugements. Elle recommandait d'éclaircir pour prouver qu'elle avait eu tort, si cela était, et a fourni souvent des moyens de défense aux accusés. Je lui ai pourtant vu une sorte de méchanceté : c'est un regard de bonté, et quelquefois un bienfait, pour embarrasser ceux dont elle avait à se plaindre, mais qui pourtant avaient du mérite, quelque grand de l'Empire, par exemple, qui tenait des propos sur son compte. Voici un trait de despotisme : c'est d'avoir défendu à un homme de la société sa propre maison, en lui disant : « Vous aurez dans la mienne, deux fois par jour, une table de douze couverts. Ce monde que vous aimez à avoir chez vous, vous l'aurez chez moi : je vous défends de vous ruiner, mais je vous ordonne de continuer à faire de la dépense, puisque cela vous fait plaisir. »



La calomnie qui n'a pas respecté la plus belle, la meilleure, la plus sensible, la plus aimable des Reines, dont je suis le plus à portée de justifier l'âme et la conduite, va peut-être, sans respect

pour la mémoire du plus illustre des souverains, couvrir de ronces son tombeau. Elle a arraché les fleurs qui devaient couvrir celui de Marie-Antoinette. Elle voudra arracher les lauriers de celui de Catherine.

Les prétendus trouveurs d'anecdotes, les libellistes, les faux furets de l'histoire, les indifférents, pour dire quelque chose de piquant ou gagner de l'argent, les malintentionnés et les méchants de profession, voudront peut-être diminuer sa célébrité. Mais elle en triomphera. On se rappellera ce que j'ai vu moi-même, en faisant deux mille lieues avec elle, dans ses États : l'amour et l'adoration de ses sujets et, dans ses armées, l'amour et l'enthousiasme de ses soldats. Je les ai vus dans la tranchée, bravant les balles des Infidèles et toutes les rigueurs des éléments, se consoler ou s'animer au nom de « Matouschka » (leur mère) et leur idole.

J'ai vu enfin ce que je n'aurais jamais dit de l'Impératrice pendant sa vie, et ce que mon amour pour la vérité me fait écrire, le lendemain de la nouvelle, que l'astre le plus brillant qui éclaira l'hémisphère venait de disparaître.





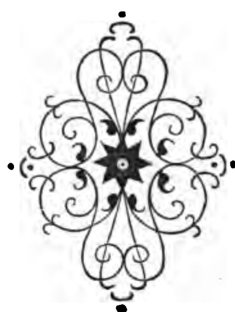
SÉMILLANTE

SÉMILLANTE croit pouvoir passer sa laideur en en parlant, et a l'air de dire en même temps : « On n'est pas laide avec une épaule un peu trop haute, tant d'esprit et de vivacité. D'ailleurs, qu'est-ce que c'est que quelques verrues au visage? peut-être que ça se passera. J'ai de la vivacité dans les yeux, et, preuve de cela, j'ai eu deux amants. » Quel champ de bataille pour son amour-propre que ces deux amours ! Celui de Monsieur prouvait bien le bon goût de Madame, et le mauvais goût des amants. Depuis ce temps-là, préoccupée dès qu'on les nomme, soupirant, ou indignée en apparence, de ce que ces aventures ont fait tant de bruit,

elle annonce à tout le monde qu'on peut avoir une passion, et que, quand on ne s'en est pas bien trouvée, on y renonce pour toujours. Sémillante est adroite, car elle veut faire croire qu'on ne renoncerait pas à elle, si elle ne prenait pas l'avance. — Cela ne l'empêche pas de faire les avances et, sous cet air affecté de ne vouloir plus d'amant, elle espère que son sautillage, sa conversation entre-coupée de gaieté, de sentiment, de dissertations, lui en vaudra quelqu'un. Avec assez de tact pour voir qu'elle ne peut pas jouer le premier rôle, elle tâche d'en jouer un second, et, pour paraître moins subalterne, elle décide, parle haut et fait semblant d'adorer les soi-disantes amies qui la couvrent de leurs ailes; malgré cela, elle trouve le moyen de passer son bec au milieu, pour les pincer dans l'occasion. « C'est bien dommage, dit-elle, que l'une ne soit pas aussi bien faite qu'elle est belle, il n'y aurait rien de si superbe dans la nature, et puis elle est si obligeante! Elle a voulu me prêter ses souliers aujourd'hui pour aller au bal : mes pieds étaient en bateau. » — « C'est bien dommage, dit cette amie, que Sémillante passe pour méchante, car dans le fond elle n'en veut qu'à toutes les personnes qui ne l'aiment pas : à la vérité, le nombre en est très-considérable. » Elle aurait bien de l'intelligence pour faire

des vers, mais elle ne sait pas l'orthographe. Sémillante paraphrase bien ce qu'elle entend et juge sur parole, mais elle est assez clairvoyante pour ne parler que d'après les gens qui ont de la réputation. Elle est généreuse, bienfaisante, et susceptible de prendre de la compassion, autant qu'on l'est peu de prendre une passion pour elle.







GÉNIO

VOULEZ-VOUS voir? Regardez une physionomie noire, bien prononcée, des yeux vifs, qui deviennent agréables lorsqu'il parle d'une belle action, mais qui seraient terribles s'il en commettait de mauvaises. Voulez-vous entendre? Écoutez une conversation toujours intéressante, où l'énergie de ses paroles ajoute encore : chaque expression est juste, forte et pittoresque. S'il fait une description sur de grands sujets, son éloquence doit plutôt subjuguer que toucher; mais quand son esprit et sa figure se tournent vers des objets de peu de conséquence, il est au-dessous de lui-même. De même que les autres cherchent à s'élever au-

dessus d'eux, il se donne des peines pour être moins qu'il n'est, soit goût de société, soit contenance, ce n'est plus le même homme, lorsqu'il veut être séduit ou séduisant. En vain sa grande âme veut se reposer aux dépens de son cœur, elle paraît dans le moment qu'il veut l'oublier : elle s'exhale en trait de flamme, lorsque la célébrité, à laquelle il se voit obligé de renoncer, vient se présenter à lui. Ses vaisseaux se gonflent, son front se resserre, ses sourcils se hérissent, et il met son grand caractère à se rendre maître de lui, au lieu de l'être des autres. Génio n'est pas heureux : peu de gens lui conviendront, peu de situations seront agréables pour lui ; il sent qu'il n'est pas dans sa sphère, mais il ne sait pas dans laquelle il pourra se placer. Les gens qui lui seront le plus inférieurs sont ceux qui l'aimeront le moins. On voudra le juger comme homme du monde, au lieu de le juger comme homme d'État, on sera jaloux de ses profondes et sérieuses connaissances, et, ne pouvant s'élever jusqu'à lui, on cherchera à l'abaisser jusqu'à soi.





FÉLICIAN

FÉLICIAN est né heureusement et ridiculement. Il a l'orgueil le plus aimable, le plus commode et jamais aux dépens des autres. Il aime tout le monde, à commencer par lui-même, et son optique extraordinaire, au moral et au physique, le porte à voir ainsi que lui tout ce qui l'entoure spirituel et beau comme le jour. Le militaire qui lui fait la révérence a gagné une bataille. Le ministre qui lui parle a fait le bonheur de l'Empire. Le prêtre qui lui dit la messe a refusé, par modestie, d'être archevêque. L'abbé qui le salue sera cardinal. Le gouverneur de ses enfants pourrait gouverner un royaume. Son médecin n'a tué per-

sonne, son apothicaire a guéri deux Impératrices, par des herbes d'Arabie pour infuser dans ses lavements. Quel cuisinier! Quels coureurs! Mon Dieu, que la fille de son cocher est belle, et ses petits jockeys jolis et adroits! Pour sa famille, elle est ravissante de figure et de talent : elle ira à tout. On remettra la République de Venise pour faire Doge son fils! C'est une excellente tête, il a l'air sournois, et son cadet sera un philosophe, car il n'aime que le jeu, et point les femmes.



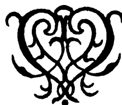


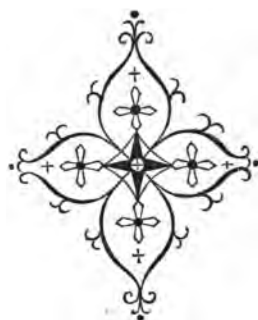
JOLIETTE

JOLIETTE, car le nom de « joli » paraît avoir été créé pour elle, n'est ni déesse, ni nymphe, ni grâce, ni sylphide, ni gnomide, ni salamandre. Elle n'a pas la dignité de l'une, le leste de l'autre, la manière de la troisième, la légèreté de la quatrième, la lourdeur de la cinquième, et le feu de la dernière. Elle est au milieu de tout cela, et a quelque chose d'une partie de tout cela excepté de salamandre, car elle a un sang-froid insupportable. Elle a quelquefois un air sérieux ou naïf, quand elle raconte quelque chose, accompagné d'un geste lourd et plaisant, sans qu'elle s'en doute, qui la rend amusante sans prétendre

à l'être. Elle s'amuse ou elle ne s'amuse pas, cela lui est égal, mais elle plaît, voici où j'en veux venir. Il faudrait qu'on l'aimât sans en avoir le projet, et qu'elle fût séduite avant d'être attaquée. Ce Monsieur serait empressé, parce qu'il aurait du plaisir à être avec elle, mais sans calcul; il l'amuserait, parce qu'il s'amuserait. Cela lui ôterait le vernis de la passion, s'il s'avisait d'en avoir une. S'il s'apercevait qu'il l'eût déjà, il deviendrait ennuyeux, et jamais un ennuyeux n'aura Madame. Mais Madame, accoutumée à voir Monsieur partout depuis le matin jusqu'au soir, finirait peut-être par le voir du soir jusqu'au matin. Cela commencerait après une journée fort gaie, passée dans le grand monde, les mêmes réflexions sur tout ce qui s'est dit et fait, le même tact, la même gaieté sur tout, sur les amours des autres, et puis un retour sur les leurs. — « Peut-être que nous en avons aussi, dirait le Monsieur. — Peut-être bien, dirait Madame. — Cependant vous ne m'en parlez pas. — Je ne suis pas assez bête pour cela. — Peut-être que nous nous convenons. — Peut-être, » dirait Joliette. Et, en se mettant à rire de tous ces *peut-être,* peut-être que le Monsieur, qui serait assis près d'elle, en essayerait un autre. Joliette, tout étonnée d'abord, se dirait :

« Il se contentera peut-être de ce que je ne m'en fâche pas. » Le Monsieur, avec la tête montée, ne s'apercevra plus si elle est femme à se fâcher ou à ne pas se fâcher : et Joliette, pour ne pas le fâcher, si accoutumée d'ailleurs à lui, sans avoir jamais eu l'idée du danger, le rendra le plus heureux des hommes. Son désir n'a rien précédé, son remords ne s'ensuivra point. Son goût s'y trouvera, son jugement approuvera, son sentiment continuera, et le plaisir s'en mêlera.







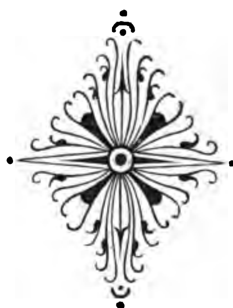
CONFUSIONAX

CONFUSIONAX est pressé de marcher, de parler, et jamais d'écouter ni d'entendre. Ce n'est pas qu'il n'apporte son oreille à chaque conversation, mais il ne s'en sert pas, parce que c'est toujours pour l'interrompre. — « Vous parlez guerre? dit-il, — Non, monsieur, politique. — Oui, voilà ce que je disais, c'est une belle chose que la guerre, et je sais ce que c'est. Je vais vous conter cinq ou six batailles où je me suis trouvé. Ah! ah! messieurs, dit-il en s'approchant de quelques personnes qui parlaient ensemble, vous parlez de Rousseau? — Non, monsieur, nous parlions spectacle. — Eh bien, avez-vous lu ma tra-

duction de Rabelais? Vous prétendez depuis une demi-heure que la chronique de nos rois ne se trouve pas dans la Bibliothèque du Roi. A propos de chronique, ma sœur fait la chronique scandaleuse de toute la ville. On l'augmente beaucoup, la ville, dites-vous? c'est qu'on bâtit. Vous savez la perte immense que j'ai faite de cet ami si instruit? Il n'avait pas assez de religion, car enfin on a une âme, ou on n'en a pas. Je le regretterai toute ma vie, mais pour la conversation j'y gagne, car il me contrariait souvent : je ne lui pardonne pas de m'avoir empêché de deviner une charade et trouver une étymologie le même jour. » Confusionax gagne alors le milieu de la chambre, il parle à droite, il parle à gauche, il rit d'une découverte qu'il a envie de faire. Une partie de ses auditeurs s'en va, il ne s'en aperçoit pas, et leur dit : — « Messieurs, si vous voulez toujours parler comme cela, je n'aurai jamais le temps de vous répondre. Et vous, dit-il aux autres, je veux vous faire voir que vous avez tort. C'est un charme, dit-il en se tournant vers un coin de la chambre, où il n'y a personne, de causer avec vous autres, il y a toujours à profiter avec vous, il faut avouer que je suis un homme bien heureux ! J'ai une femme charmante. Vous me dites que son amant ne la rend pas heureuse, je vous

répondrai que ce n'est pas faute de leur donner à tous les deux tort et raison vingt fois dans la journée, car je suis ferme et ne change jamais d'avis. Je m'en vais vous citer un exemple, mais laissez-moi parler, je vous conjure. En vérité, messieurs, vous êtes de terribles gens! je n'ai pas pu dire un mot de toute la journée. »







AGANIPIDE

Aganipide a une imagination vive et un esprit lent. Elle croit saisir, elle tient ce qu'elle saisit, cela lui échappe, cela ne lui revient plus, elle saute à autre chose qui ne lui réussit pas mieux, elle a la tête vive, mais un rien l'arrête, elle est crédule, et comme c'est avec beaucoup d'esprit, sa crédulité est un trait piquant de son caractère. Un autre trait, c'est sa chaleur dans la dispute et son diffus dans l'explication. Son cœur est encore plus chaud que sa tête, et ses yeux sont l'image de tout ce qu'elle est; il y entre du feu, du distrait, du crédule, du mystifié, du bon, du sensible et du spirituel. Son miroir et son esprit lui disent

qu'il ne faut pas trop compter sur sa figure. Moyennant cela, elle met tout ce qu'elle sent pour quelques personnes sur le compte de l'amitié, en disant qu'elle n'existe pas sans ce que les autres entendent par l'amour. « N'entrez dans aucuns détails, ajoute-t-elle là-dessus. Je le vois comme cela, moi. J'ai des amis. J'aime mes amis, voilà tout. » Mais Aganipide, dans votre amitié, n'éprouvez-vous pas les orages de son frère ? Vous avez de beaux yeux, mais vous n'avez pas la vue aussi excellente que le cœur et l'esprit. Eh bien, vous aimez, n'importe comment. Vous êtes aimée, n'importe comment. Vous êtes quelquefois heureuse, et toujours aimable.





CALLIMAQUE

Connaissez-vous *Callimaque?* Il regarde à vingt pas de vous pour voir si l'on est en train de louer ou de blâmer. Après avoir jugé avec discernement que l'éloge que l'on fait n'est pas une moquerie, il ajoute encore au mérite qu'on a vanté, et dit que celui-là s'est extrêmement distingué à la guerre. On lui répond : « Monsieur, il est abbé et n'a jamais servi. — C'est donc son frère qui a fait des merveilles. » S'il trouve la médisance un peu en train, il y ajoute quelques traits assez plaisants, avec un air de bonhomie et de vouloir justifier, surtout si c'est quelqu'un qui n'a déplu qu'à lui; il a une manière de le vanter qui pourrait lui faire tort. Il

appuie sur sa bonté lorsqu'on dit qu'il est aimable, et n'en convient que lorsque l'on dit qu'il a beaucoup d'esprit. Sans changer son caractère, il se trouve toujours un cran au-dessous de l'éloge qu'on a fait. Callimaque a quelque talent, et il a l'air de n'en avoir que pour être en droit de diminuer celui des autres. Il dit : « Je ne joue pas, je ne chante pas mieux que ces messieurs. On n'entend pas assez la prosodie des langues ; les uns pèchent par la composition, les autres par l'exécution : c'est dommage, ils ont du talent. Monsieur un tel n'est pas en train aujourd'hui ; c'est peut-être distraction : il a un projet que je ne veux pas dire. » Callimaque a fait un peu de tout, un peu le campagnard, un peu la cour, un peu la guerre, un peu l'amour, un peu l'ami, un peu le philosophe, et même un peu l'antichambre. Je ne sais s'il porte bien loin des gens l'attachement et la reconnaissance, mais il a l'air d'en avoir. En tout, parmi les gens médiocres, Callimaque est un des meilleurs à voir, et n'a pas de grands inconvénients, puisqu'on le connaît dans vingt-quatre heures.





ROSAMONDE

J'AVAIS voulu attendre que mon amour pour *Rosamonde* fût passé, pour la peindre. Il ne passe pas, ce n'est point ma faute. J'ai montré son portrait, on le trouve impartial, je l'imprime dans mon livre, comme il est imprimé dans mon cœur. J'ai quelque idée d'avoir vu une figure à peu près aussi belle et agréable dans l'histoire romaine. Elle n'a ni le profil, ni le sérieux de la Grèce, dont la noblesse est rarement tempérée par le gracieux; c'est ce que possède celle de Rosamonde, qui a une mobilité étonnante dans les yeux et la coupe de son visage, si l'on peut s'exprimer ainsi : l'étude de l'âme, l'amour du beau, le goût pour l'intéressant, le désir de peindre les

passions plutôt que de les ressentir, lui a donné, sans savoir comment, le talent de rendre le désespoir, la vengeance, la peur, la pitié, les malheurs de famille ou ceux de l'amour, dans une perfection inouïe et inattendue. Grand Dieu! qu'elle en exprimerait bien le bonheur, si elle voulait. Sage, profonde, raisonnée, et cependant inspirée dans ses attitudes, sa superbe personne est la plus belle galerie que j'aie vue. Elle ne doit qu'à l'esprit l'animation de ses traits (mot nouveau que je lui dédie), car ses traits ne paraissent pas assez prononcés pour exprimer si bien. Mais une bouche charmante et si fraîche, plus ou moins ouverte, un cercle de joie, ou d'infortune autour de ses yeux, aussi vifs, brillants, enchanteurs, ou incertains, ou éteints qu'elle le veut, produit cette magie. Tremblez, juge, sur votre tribunal de sévérité, si l'on vient ainsi vous demander la grâce d'un coupable; mais, roi sur votre trône, bénissez le génie de la beauté et de l'âme qui viendrait parler pour un innocent. Je n'ai parlé que de sa tête, belle en dehors, belle au dedans, ornée et bien organisée; cette tête est extrêmement bien attachée au plus beau cou du monde, entre deux épaules où commence sa grâce. C'est de là que part l'arrondissement, le plus ou moins de retenue ou d'étendue de ses beaux bras. De ce cou

d'argent dépend le plus ou moins de tête baissée, qui détermine le corps ensuite, ou à se tourner comme sur une espèce de pivot, ou à se jeter presque tout en avant, de côté ou en arrière, les yeux vers le ciel, et finalement à terre avec un bruit qui fait, d'horreur ou d'intérêt, tressaillir les entrailles.

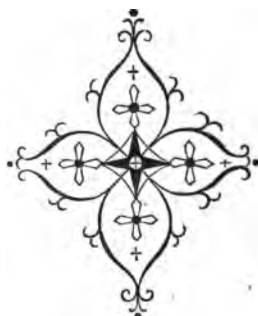
Il n'y a pas un instant de rudesse, d'aigu, de promptitude, de transition, ni d'art dans ses mouvements. Il y a une gradation et un moelleux extraordinaire. Elle peut être la nature souffrante, mais jamais défigurée; sa beauté ne fait que changer, et ne cesse jamais. La mobilité de son esprit fera que celle de ses traits, pour les grandes aventures, ne sera jamais un jeu.

Sans cela Rosamonde serait un torrent que rien n'arrêterait, si elle s'y livrait. Mais elle est arrêtée par la crainte de rendre malheureux ses alentours sacrés. Elle a tant de douceur, de complaisance, et d'ignorance de ce qu'elle vaut, que cela seul la rendrait aimable; elle a l'air d'être des trois pays dont elle possède la langue et la littérature à merveille. Elle ne serait pas si bien, si elle avait été tout à fait d'un seul, et celui qui lui a fait le plus de bien, c'est l'Angleterre, parce qu'elle n'y est venue qu'après son mariage. Elle n'en a ni le dédain, ni le raide de l'Empire, ni le confiant et le laisser-aller de la France.

Elle a les manières nobles et indépendantes des Anglaises, qui n'y ont jamais rien de mesquin, ni de vulgaire, comme tant de femmes les ont ailleurs. Rosamonde soutient encore avec plus d'esprit une mauvaise cause qu'une bonne, elle rit, arrête, déjoue, et se tire toujours bien de telle conversation qu'elle ait; elle la commence sans savoir à peine ce qu'on dit, et tout de suite une idée neuve, originale, exprimée gaiement, vient la servir à merveille. Elle a deviné le monde avant de le connaître et pouvait s'y égarer, avant d'y entrer. Mais elle se moquera trop de ses amants pour en avoir. Si on l'aime trop, on est perdu; si on ne l'ennuie pas, elle dit : « On devrait être malheureux, puisqu'on n'est pas aimé, et on ne sera pas aimé. » Son rire quelquefois part comme une fusée, et de ressouvenir. Dieu sait quand alors il s'arrête. Sa mémoire n'est chargée que de beaux vers français, anglais, allemands, et de traits intéressants. Elle est menteuse, mais ce n'est que sur elle, elle prétend qu'elle est capricieuse, cela n'est pas vrai; qu'elle n'aime pas les femmes, et elle a des amies; qu'elle n'aime pas le monde et elle y est fort à son aise; qu'elle n'aime pas la solitude, et elle sait s'occuper. Pour les petites choses indifférentes elle ne sait pas trop ce qu'elle veut, sortir, déjeuner, se chauffer, ouvrir ou fermer les

fenêtres, prendre un livre, ou ses tricots qu'elle tient maladroitement, sa belle tête tombant presque gauchement sur son aiguille. Mais son imagination est prompte et brillante. Son âme est vive et ferme, et je crois que tout en elle, depuis les pieds jusqu'à la tête exclusivement, est digne d'éloge et d'admiration.







GRAMBEL

GRAMBEL est, je crois, grande et belle; je n'en suis pas aussi sûr que je le suis qu'elle est agréable. C'est un peu au-dessus du nez, entre les deux beaux yeux, que je l'ai jugée au premier instant. Si je pouvais être Gall à son égard, si je pouvais lui « tourner la tête » ou la manier comme je voudrais, je serais bien sûr de ne pas me tromper.

En attendant cette ligne, ou plutôt ce point dont j'ai parlé caractérise la physionomie, après en avoir donné. J'y ai lu de la finesse dans l'esprit, réunie à de l'agrément; des idées gaies, et qui n'appartiennent qu'à elle. Et quand on est gai, on est toujours bon. L'esprit que j'ai décou-

vert, m'en est garant. Grambel n'est ni trop, ni trop peu prévenante. On fait connaissance avec elle d'une manière agréable. Elle a un joli son de voix, parle assez vite, s'exprime bien, et a en tout de la noblesse, mais qui n'est pas imposante.

Une figure romanesque déplaît à force de plaire. On la craint, et l'on a trouvé tout de suite une grande, ennuyeuse passion, sans s'en douter. Voilà ce que n'a pas Grambel. Elle plaît, et donne l'envie de lui plaire, la première fois qu'on la voit, et à la seconde peut-être celle de l'aimer, sans s'embarrasser du retour de sa part. S'il y en a, tant mieux. S'il n'y en a pas, on n'est pas bien malheureux de voir souvent une femme qui charme, et qui est faite pour être charmée. Elle est peut-être sensible, sans le savoir : elle peut le deviner. Elle peut porter ailleurs l'objet de sa sensibilité, si elle en a. Elle peut être reconnaissante et récompenser le talent d'un peintre, si elle lui en trouve. C'est à la beauté à encourager et récompenser les beaux-arts. Celui de la peinture exige qu'on se montre presque à découvert. A la seconde séance, on lui en dira davantage.



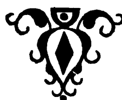


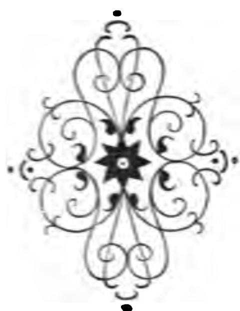
SUPERBE

Si Vénus avait eu une meilleure conduite, si Junon n'avait pas été si bégueule, si Minerve n'avait pas été si pédante, si Diane n'avait pas été si hypocrite, *Superbe* leur ressemblerait. C'est ce dernier défaut précisément qu'elle a le plus en horreur; elle dit tout ce qui lui passe par la tête, et annonce par sa figure tout ce qu'elle a dans l'âme. Quoique son ensemble soit grand et parfait, sa beauté n'a point une majesté ennuyeuse. Elle n'a ni affectation, ni manière, ni coquetterie, et elle ne ferait pas mal d'en avoir, car elle n'a pas assez l'envie de plaire. La crainte de s'ennuyer, ou d'ennuyer peut-être, la dégoûte du genre sentimental : d'ailleurs elle

n'est point assez souple, ni docile, ni attentive, pour filer une intrigue, c'est à cela que je crois devoir attribuer son indifférence, et non à la vertu, qui cède toujours à une âme brûlante. La défense même prévient les attaques : on l'admirera, mais on ne l'attaquera pas; on fléchira le genou devant sa divinité, et on ira se jeter aux genoux d'une jolie petite nymphe plus accessible. Elle est quelquefois colère, mais ni commère, ni rancunière; elle est amie fidèle et femme exacte. A présent que l'Empire a perdu ses forteresses, il ne lui reste plus que Superbe pour le défendre. On ne peut pas en parler légèrement impunément, et je crois qu'elle est tentée de nous dire que l'eau du Rhin vaut mieux que le vin des autres pays. Si elle se fâche un peu, elle nous montre un regard charmant plus animé et de l'incarnat sur ses joues; et si elle rit en défâchant, elle nous montre les plus belles dents du monde. Superbe est facile à vivre, n'a point de prétention, n'est point exigeante : elle sait sûrement qu'elle est belle et jolie, mais elle s'informe peu ou remarque peu si on la trouve telle, peut-être parce qu'elle s'imagine que cela va tout seul. Elle ne remarque rien dans la société et est toujours étonnée quand elle apprend ce qui se passe autour d'elle. Un des hommages dont je l'ai vue le plus flattée était celui d'un per-

roquet devenu amoureux d'elle. Elle ne s'est point aperçue du mien : je l'ai retiré tout de suite pour pouvoir la peindre sans flatterie, et quoique j'aime mieux l'amitié d'un vieux juif qui me prêterait de l'argent que celle d'une belle femme, j'en ai pour elle malgré moi.







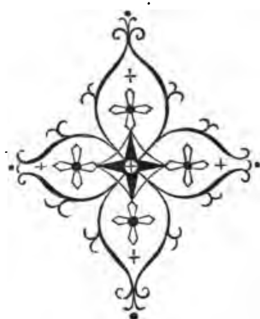
ASPASIE.

VOULEZ-VOUS voir une jolie tête en dehors et une drôle de tête en dedans, regardez passer la petite *Aspasie*. — « Quel plaisir, dit-elle, d'être fixée! J'aimais Damon, je voulais du bien à Ariste; je trouvais Adraste plus aimable encore; la tête me tournait pour Valère; eh bien, ils ne sont pas ici, et j'aime Damis à la rage : je suis sûr que cela durera... jusqu'à ce que l'un des quatre que j'ai nommés arrive ici. J'ai bien fait de leur donner parole à tous de les épouser. Si je n'avais promis qu'à deux, je ne m'en serais jamais tiré. Les officiers de la garnison ont de si vilaines formes, ceux de la cavalerie dansent si mal avec leurs bottes

fortes, que mon amour pour Damis est un bien véritable amour : je crois cependant que j'aime mieux Damon. Ergaste a tant de lettres de moi que je ne veux point écrire à Damis, quoiqu'il règne à présent sur mon cœur. » — Aspasie, les voilà tous les cinq. — « Ah! grand Dieu! quel embarras! Heureusement, Léandre arrive d'un autre côté et je m'en vais faire tout au monde pour qu'il s'occupe de moi. Ces messieurs, qui n'ont jamais entendu parler de lui, seront enchantés que je ne parle pas plus à l'un d'eux qu'à l'autre : ils iront au rendez-vous que je leur ai donné, et ne se douteront pas de ceux que je donnerai à Léandre; je crois cependant que j'aime mieux Damis ; non, Léandre a de plus beaux cheveux. » Tous ces messieurs se rassemblent tous les soirs autour d'Aspasie; elle n'en favorise aucun, parce qu'elle a des vues sur Clitandre : « Chacun, dit-elle, est changé; j'ai dompté ce petit caractère fougueux ou étourdi. » Aspasie parle haut, a l'air d'une bonne conscience, court, saute, chante et danse, et cherche le moyen de leur échapper, parce qu'elle attend quelques étrangers qui doivent arriver. Elle a une façon de rire si naturelle, elle a un si joli regard, que tout le monde l'interprète en sa faveur. L'amour-propre fait croire aux attrapés qu'ils ne le sont pas...

« Oh ! dit-elle, mon contrat de mariage ne sera pas comme les autres; j'y ferai mettre qu'il me sera permis de faire ce que je voudrai. Je mènerai mon phaéton moi-même, je n'irai jamais dans le pays de mon mari, pour ne pas voir ses parents, qui sont vraisemblablement des ennuyeux; je jouerai gros jeu, je courrai à cheval ventre à terre, et personne ne sera en droit de me faire le plus petit reproche. » Aspasie est un vrai houzard de l'amour; elle ne fait qu'escarmoucher, et son corps de bataille s'engagera peut-être beaucoup moins que celui d'une autre qui aura plus de tact, de tenue et de modération.







X. X. X.

Avez-vous quelquefois été incommodé par des hannetons? Je vous en présenterai la mère, dont le bourdonnement est si présent à mon oreille, que je ne sais comment faire pour dicter son portrait. Il me semble que je l'entends me demander « l'heure qu'il est? si j'ai des enfants? pourquoi le Parlement d'Angleterre s'assemble toujours dans le même mois? si la chute du Rhin ne se trouve pas dans le Danube? si les crocodiles du Nil ne se sont pas déclarés pour Buonaparte? ce que j'aime le mieux, de Molière ou de M. Necker? » Il n'y a pas un de ses gestes qui ne soit ridicule; sa main droite indique toujours le ciel ou la terre mal à

propos, fait les cornes ou la révérence; et son regard souriant n'arrive qu'après une mauvaise nouvelle qu'on lui raconte. Elle pourrait apprendre à marcher à soixante ans; point du tout, elle saute en marchant, fredonne un air dans une langue qu'elle ne sait pas. Elle n'a un manteau ou un mantelet que lorsqu'il fait bien chaud; elle sait tout, oublie tout; elle ne se promène dans le monde que comme une âme échappée à la mort, qui voulait la prendre pour divertir celles qui sont déjà condamnées.





ARISTOPHILE

Aristophile était petit de taille, mais haut dans ses manières. Son son de voix faisait trembler tout, salon, enfant et valet, d'une lieue à la ronde. Son regard était dur par caractère, et imposant par une sorte de noblesse qui était dans ses traits et dans ses gestes. Quand il se mouchait, il avait l'air d'étendre un drapeau; quand il toussait, c'était un coup de canon qui faisait retentir les voûtes; quand il se tournait, il faisait rentrer tout le monde sous terre. Sa canne avait l'air d'un sceptre ou d'un fouet. Il faisait plus de peur que de mal, était plus violent que colère, et plus humoriste qu'injuste dans la société. Il ne cédait ni en af-

faire, ni en procédé, car il avait l'âme aussi élevée que le ton. Ce qui prouve qu'il était aussi têtu à la guerre qu'à la ville, c'est qu'après s'être distingué à un siége, où on l'obligea à se rendre, il ne voulut pas livrer les drapeaux de son régiment, et il les emporta avec lui, au grand mécontentement de son chef et de celui de ses ennemis. Il croyait que sa santé, excellente jusqu'à plus de quatre-vingts ans, était un hommage que lui devait le ciel, et insultait à ceux qui n'en avaient pas. Il rendait grâces à Dieu, comme à un ancien gentilhomme qui avait quelques quartiers de plus que lui ; il avait l'air de vouloir le prendre par la main : moyennant cela, il était plus religieux que dévot. Il était plus magnifique que généreux ; il donnait des fêtes, avait cent personnes chez lui, tous les ans, pendant quinze jours, et lorsque son curé ou un récolet prédicateur venait dîner chez lui : « Pourquoi offrez-vous du vin ? disait-il à un de ses gens, la bière est assez bonne pour monsieur. » Il n'a jamais dit du bien de personne que de Louis XIV, et encore ce n'était que pour ses jardins, parce qu'il travaillait dans le même genre. Ses desseins étaient vastes et étendus, et l'occupaient tellement, par les projets qu'il formait, et qu'il exécutait aussitôt que formés, qu'on ne lui a jamais vu un livre en main. C'était dans

un grand fauteuil bien renversé qu'il y pensait noblement, faisant venir successivement une douzaine de personnes à qui il donnait des ordres. Il fit l'amour quelquefois en grand seigneur, pour avoir une domination de plus, sans craindre d'être dominé par lui. Il fallait faire des preuves de chapitre pour entrer dans son cœur. Il aurait eu peut-être des amis, s'il avait cru trouver des égaux; et s'il avait su la Fable, il aurait cru descendre de Jupiter Ammon, bien plus aisément qu'Alexandre. Son air pourtant faisait peur aux flatteurs et à la flatterie; il se chargeait lui-même de ce soin, mais pourtant sans bêtise ni mauvais goût: c'était une bonne opinion de lui concentrée. Il n'eut pour véritable maîtresse que la considération, et mourut dans ses bras avec moins de regret, parce que c'était d'une indigestion de fraises qui venaient, au milieu de l'hiver, des superbes serres de ses magnifiques jardins.







AVANTUROS

AVANTUROS serait un bien bel homme, s'il n'était pas laid. Il est grand, bâti en Hercule; mais un teint africain, des yeux vifs, pleins d'esprit, à la vérité, mais qui annoncent toujours la susceptibilité, l'inquiétude ou la rancune, lui donnent un peu l'air farouche, plus facile à être mis en colère qu'en gaieté. Il rit peu, mais il fait rire; il a une manière de dire les choses qui tient de l'Arlequin balourd et du Figaro, qui le rend très-plaisant. Il n'y a que les choses qu'il prétend savoir qu'il ne sait pas; les règles de la danse, de la langue française, du goût, de l'usage du monde et du savoir-vivre. Il n'y a que ses comédies qui ne soient pas co-

miques; il n'y a que ses ouvrages philosophiques où il n'y ait point de philosophie : tous les autres en sont remplis; il y a toujours du trait, du neuf, du piquant et du profond. C'est un puits de science, mais il cite si souvent Homère et Horace que c'est de quoi en dégoûter. Sa tournure d'esprit et ses saillies sont un extrait de sel attique. Il est sensible et reconnaissant, mais pour peu qu'on lui déplaise, il est méchant, hargneux et détestable. Un million qu'on lui donnerait ne rachèterait pas une petite plaisanterie qu'on lui aurait faite. Son style ressemble à celui des anciennes préfaces, il est long, diffus et lourd; mais s'il a quelque chose à raconter, comme par exemple ses aventures, il y met une telle originalité, naïveté, rapidité, espèce de genre dramatique pour mettre tout en action, qu'on ne saurait trop l'admirer, et que, sans le savoir, il est supérieur à *Gil Blas* et au *Diable boiteux*. Il ne croit à rien, excepté ce qui est le moins croyable, étant superstitieux sur tout plein d'objets. Heureusement qu'il a de l'honneur et de la délicatesse, car avec sa phrase : *Je l'ai promis à Dieu*, ou bien : *Dieu le veut*, il n'y a pas de chose dans le monde qu'il ne fût capable de faire : il aime, il convoite tout, et, après avoir eu de tout, il sait se passer de tout. Les femmes, et les petites filles surtout, sont

toujours dans sa tête, mais elles ne peuvent plus en sortir pour en passer ailleurs. Cela le fâche, cela le met en colère contre le beau sexe, contre lui, contre le ciel, la nature et l'année 1724. Il se venge de tout cela sur tout ce qui est mangeable et potable; ne pouvant plus être un dieu dans les jardins, un satyre dans les forêts, c'est un loup à table; il ne fait grâce à rien, commence gaiement et finit tristement, désolé de ne plus pouvoir recommencer. S'il a profité quelquefois de sa supériorité sur quelques bêtes, en hommes et en femmes, pour faire fortune, c'était pour rendre heureux tout ce qui l'entourait. Au milieu des plus grands désordres de la jeunesse la plus orageuse et de la carrière des aventures, quelquefois un peu équivoques, il a montré de l'honneur, de la délicatesse et du courage.

Il est fier, parce qu'il n'est rien et qu'il n'a rien. Rentier, ou financier, ou grand seigneur, il aurait été peut-être facile à vivre, mais à présent qu'on ne le contrarie point, mais qu'on le lise ou qu'on l'écoute, car son amour-propre est toujours sous les armes. Ne lui dites jamais que vous savez l'histoire qu'il va vous conter; ayez l'air de l'entendre toujours pour la première fois. Ne manquez pas de lui faire la révérence, car un rien vous en fera un ennemi. Sa prodigieuse ima-

gination, la vivacité de son pays, ses voyages, tous les métiers qu'il a faits, sa fermeté dans l'absence de tous ses biens, moraux et physiques, en font un homme rare, précieux à rencontrer, digne même de considération et de beaucoup d'amitié de la part du très-petit nombre de personnes qui trouvent grâce devant lui.





CATINKA

Catinka plaît à mesure qu'on la regarde : elle n'étonne pas, mais elle enchante; elle n'a point une de ces figures imposantes qui n'excitent que de l'admiration, mais, dès qu'on la voit, on a envie de savoir si son esprit répond à ses beaux yeux et sa charmante physionomie. Cet esprit est fort agréable lorsqu'il est à la maison, mais il se promène quelquefois. Si ce n'est pas lui qui est en course, c'est peut-être son cœur : je le soupçonne quelquefois occupé de quelque objet éloigné. Cela ne l'empêche pas d'être bien aise de plaire aux objets présents : ce désir n'est pas poussé trop loin et ne donnè pas beaucoup d'espoir, mais on

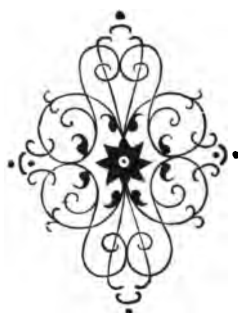
croit pouvoir augurer qu'elle peut être sensible. De la gaieté, elle passe quelquefois à un peu de mélancolie, qu'elle met sur le compte de sa santé. Elle a une jolie manière de s'exprimer, quelquefois l'air assez vif, et quelquefois l'air languissant. Il faudrait être dans son âme pour savoir si elle est parfaitement heureuse. Il y a des moments où l'on est tenté de croire qu'elle ne l'est pas, mais être dans son cœur serait encore plus agréable. Le reste dépend peut-être d'une imagination trop vive ou trop paresseuse, et n'empêche pas Catinka d'être parfaitement aimable.





ZEILA

Zeila est belle comme si elle n'était pas jolie, et jolie comme si elle n'était pas belle. On serait déjà fort content de l'avoir vue, et on la dispenserait presque d'être aimable : point du tout, elle s'avise de l'être, et il n'y a rien qui vienne d'elle qui ne soit pas agréable sans qu'elle s'en doute. Elle ne met aucun prix à tout ce qu'elle a, ce qu'elle dit, ce qu'elle fait de bien; son défaut est de n'avoir pas assez bonne idée d'elle et de croire, quand on lui rend justice, que c'est une plaisanterie. Sa gaieté est aussi franche que son visage est frais. Les fleurs sont sur ses joues, et la blancheur dans son âme. Enfin, elle est beaucoup meilleure à voir qu'à peindre.





FLEUROS

Fleuros a eu du singe, du follet, du léger, du profond, de l'inquiet et de l'insouciant. Il a voulu ne passer que pour un homme de mérite. Il se fit du mal pour vouloir faire le bien dans deux parties du monde. Il ne passa pour démocrate que parce qu'il cessa d'être démocrate. Se repentant d'avoir amusé l'Europe, il voulut peut-être mal à propos l'instruire. Il n'a rien du *Solon* et n'eut rien de commun avec les sept Sages de Grèce, qu'avec Bias, qui portait tout son bien avec lui. On avait chanté, adoré Fleuros; on le lut, on le trouva bien sérieux. C'en fut assez pour l'accuser. On ne prête, dit-on, qu'aux gens riches; ici, ce fut le

contraire. Les gens riches lui prêtent des torts. Fleuros n'en eut qu'un : c'était de vouloir qu'on ait de la raison, et il eut le sort de Memnon, à l'exception d'être borgne et *cornu*. Il avait été philosophe, le sabre à la main, la chanson ou la pipe à la bouche; il l'est encore, la serpette et le râteau à la main, et terminera sa carrière ainsi qu'il l'a commencée, le plus heureux et le plus aimable des hommes.

Comment ne l'aurait-il pas été? Son genre de figure et d'esprit n'alarmait personne. Il avait de l'enfant dans le rire et la gaucherie du maintien; la tête un peu baissée, les pouces qu'il tournait devant lui comme Arlequin; les mains derrière le dos, comme s'il se chauffait ou tirait des gants; des yeux petits et agréables qui avaient l'air de sourire; quelque chose de bon dans la physionomie; du simple, du gai, du naïf, du négligé dans la tournure, et du malentendu dans toute sa personne.

Fleuros est trop supérieur pour avoir des prétentions. Il n'est ni sur la ligne ni sur le chemin de qui que ce soit au monde. On ne s'est jamais humilié en rendant justice à sa manière, qui est unique. C'est le dieu du couplet; chaque vers en est un; chaque mot est un trait, et il est sublime quand on ne le croit que négligé. Il a plu sans

qu'on sache comment, mais je vais vous le dire. C'est par la grâce, le goût, et un certain abandon qui fait qu'il ne ressemble qu'à lui. Les gens d'esprit lui ont fait du tort, et il en a fait aux gens d'esprit. Quand on entendait une chanson charmante, le pauvre auteur en était pour sa peine. C'est du Fleuros, disait-on; point du tout. Fleuros faisait encore mieux que cela; enfin, personne n'a été plus cité que lui. Si Collé et Panard avaient été de grands seigneurs et des gens à la mode pour aimer et être aimés, ils auraient peut-être approché de Fleuros. Mais qu'on n'aille pas, à présent qu'il n'est plus jeune, le comparer à Chaulieu et Anacréon, car il y a autant de différence que de l'eau de raisin à la liqueur qui en est le résultat.

Il a quelquefois l'air bête de La Fontaine, et de ne penser à rien, lorsqu'il pense le plus. On m'a dit bien souvent : J'attends quelque chose de Fleuros, et rien ne lui vient. Il ne se présente pas volontiers et en est plus piquant lorsqu'on le recherche. Le fort de sa plaisanterie est sur sa maîtresse, ses parents et ses amis, et surtout en leur présence. Elle ne sert qu'à leur donner du ressort et de les mettre en valeur, en voulant résister à la moquerie. Il n'y en a jamais eu une de mauvais goût. Ce qu'il a dit, ou écrit, ou

chanté, dans ce genre-là, est plus et moins fort qu'une épigramme, et, sans amertume, est plus et moins qu'une satire. L'une et l'autre ont une marche trop connue pour lui, dont le sel n'est point celui de l'amer, mais de la saillie.

Pauvre homme d'Église, mais brillant homme de guerre, malheureux homme d'État, mais brillant homme de lettres, il s'est montré supérieur à six académies, par sa réponse au discours de réception de l'abbé Barthelemi, qui est un chef-d'œuvre. *La Reine de Golconde* en est un autre ; et peut-être qu'à présent, après avoir fait en agriculture toutes les sottises d'un homme d'esprit qui croit s'y entendre, *Gaudebit tellus vomere laureato.*





MOBILE

MOBILE est son nom, et son caractère, c'est la plus brave poltronne qu'il n'y ait jamais eu : elle risque plus par peur que le plus valeureux grenadier par son courage. Elle est capable de se jeter au feu, pour éviter une araignée, et sous la roue d'une voiture, parce qu'un homme l'a regardée de travers en passant. Elle arrive dans une société avec un air extrêmement raisonnable, et elle y ajoute un air intéressant; puis on lui trouve un air sensible, puis l'air aimable. Tous ces airs-là restent, excepté le premier, qui disparaît à la première occasion. Il est remplacé par la curiosité, l'agitation, la terreur, l'inquiétude et l'effroi. Elle sort au plus

vite pour aller voir un mort, après lequel elle a attendu avec la plus grande impatience une demi-heure dans la rue; elle prie la nouvelle veuve tout éplorée de lui raconter les dernières paroles du défunt, et demande avec grâce et politesse (car elle en a beaucoup), en allemand (qu'elle ne sait pas), à la fille aînée : « Mademoiselle, voudriez-vous me faire l'honneur de me dire si monsieur votre père est extrêmement changé depuis une demi-heure? » Mobile n'attend pas la réponse, parce qu'elle se souvient qu'un de ses enfants a éternué trois fois, et elle propose à son médecin de purger une fille de garde-robe, qui peut-être lui a apporté le mauvais air d'une maison dans laquelle elle va quelquefois, et où cependant il n'y a pas de malade, mais où il pourrait y en avoir. « Ah! mon Dieu, dit Mobile, j'oubliais! c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort d'une de mes parentes; il faut que j'aille vite à l'église recommander son âme à Dieu, s'il en est encore temps, mais j'ai bien peur que son affaire ne soit faite. Il faut cependant que je me recouche, car je suis un peu fatiguée d'avoir marché si vite et d'avoir fait par hasard quelques petites questions. » Mobile se couche, s'endort; l'heure de la messe est passée, et Mobile a fait un bon gros péché mortel sans s'en douter. « N'apprenez pas

à mes enfants, dit-elle, et ne leur dites pas non plus mes petites frayeurs de ce matin et certaine demande que je fais. Je vais sortir un moment, et venez me dire si personne d'eux n'a toussé. Non, je vais chez eux et je leur ferai tirer la langue pour voir si elle est blanche. — Avouez, mon cher enfant, que vous êtes malade, si vous m'aimez. Mon Dieu ! que j'ai de choses à faire aujourd'hui ! Il y a un petit monstre qu'on montre à la foire, il y un jardin dans les faubourgs où il y a, à ce qu'on m'a dit, une espèce de crapauds presque aussi gros que des lapins, et un chanoine de l'Empire qui a trois mentons et un nez comme une citrouille. Ce sont des gens très-sûrs qui me l'ont dit. Qui est-ce qui a vu ce moine français? Comme on est injuste à leur égard ! On m'avait dit qu'un deux sentait des pieds, je me suis approchée, je lui ai fait une question qui m'a servi de prétexte, et je me suis aperçue seulement à sa réponse qu'il avait l'haleine mauvaise, car ces pauvres gens mangent si peu, mangent si mal, qu'il n'est point étonnant qu'ils aient un mauvais estomac. On dit que je suis bien hardie de percer toutes les foules pour m'instruire, mais je suis assez timide quand je n'ai rien à faire. On dit que je babille quelquefois comme une pie, mais aussi je suis très-souvent très-longtemps sans

parler, par exemple, quand on me conte des histoires; et c'est tout ce que j'aime! Qui est-ce qui veut m'en raconter? Qui est-ce qui en fait? Bien des revenants, monsieur! bien des voleurs! J'aurai un peu peur, mais j'en serai quitte pour ne pas dormir cette nuit-ci. »

Mobile a un bilboquet de Rousseau, qui a été acheté au coin de la rue. Elle baise son écriture dans un petit cahier où il n'a jamais écrit. Je crois qu'elle attend le rocher de la Meilleraye en personne, qu'on lui a promis. Chaque journée est différente, parce qu'il y a beaucoup de mobilité dans la vie de Mobile. Il y a, par exemple, la visite des boutiques; elle fait tout déplier, mesurer et essayer à la lumière, changer de place et retourner, laisser pour y revenir, regarder encore, bien parler sur chaque étoffe, en trouver le prix très-raisonnable, et remettre tout à sa place.

Mais Mobile est polie, je l'ai déjà dit; elle fait une jolie mine au marchand, lui demande pardon, rit, en montrant ses belles dents, de ce qu'elle n'a pas bien pu se faire entendre; elle lui donne une recette pour sa fille cadette, qui a mal aux yeux. Elle rentre chez elle, et a gagné bien de l'appétit par tout ce qu'elle a dit et fait jusqu'alors. Elle se met à table en conséquence; et, au bout d'une demi-heure, elle dit : « Ne serai-je

point malade de tout ce que j'ai mangé? Dans le fond, ce n'est pas grand'chose, quelques cuillerées de soupe qui gonfle un peu, à la vérité, une aile de poulet qui pourtant est un peu vapoureux, un morceau de bœuf que je crois trop pesant pour mon estomac, une côtelette d'agneau qui n'est pas trop sain, parce que ce n'est pas une viande faite, un peu de salade qui, à la vérité, est très-indigeste, et du fruit qui pourrait trop accélérer ma digestion. Malgré cela, ça ne fait rien, je ferai venir Schedebaur, et, par la même occasion, je ferai prendre médecine à tous mes enfants. »

Mobile a toujours trois lettres commencées dans sa poche, elle vient d'en envoyer une à la poste qui n'est point achevée; elle a commencé trois romans à la fois. On la trouva en pleurs l'autre jour, on crut que c'était pour celui qu'elle tenait à la main; point du tout, c'était pour la mort de Julie. Dirai-je tout? Tremblez, Mobile, vous êtes.... la meilleure femme, la meilleure mère, la meilleure amie, la meilleure sœur, vous avez de la grâce, de l'amabilité, de l'agrément, tout plein de choses heureuses et imprévues dans ce que vous dites et ce que vous faites, et vous êtes une parfaite et excellente créature. La figure de Mobile lui procurerait bien des amants, mais comment pourraient-ils répondre, ou suivre Mobile?

Elle leur donnerait trop d'occupation! Sa mobilité serait plus en jeu que jamais, et elle serait bien capable de se conduire vis-à-vis d'un ami comme dans la boutique dont j'ai parlé plus haut.





TABLE




A Quantin Imprimeur

